



BRABANT

suriname

REWISBIQUE
Archives

420

BIMESTRIEL N° 1
MARS 1988

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

L'histoire à coups de pierre : Jean-Marie Romiée et Walter Hudders; Le char de saint Barthélemy à Bousval : photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur et Roland Caussin; Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles : Collection privée, reproduction interdite; Le Musée des Enfants : Walter Hudders; Histoire de la dentelle de Bruxelles : Musées communaux de Bruxelles et Walter Hudders; La Route du Roman Pais : Roland Caussin, INBEL, Walter Hudders et László Arany; Expositions : documents aimablement mis à notre disposition par les organisateurs; Avis et Echos : Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire et Walter Hudders.

Au recto de notre couverture : l'hôtel de ville de Bruxelles est, avec celui de Louvain, unanimement considéré comme le monument le plus représentatif de l'architecture gothique civile en Brabant, sinon en Belgique. Mais si le second nommé séduit peut-être davantage par la sveltesse de ses formes et la finesse de ses contours, en revanche, celui de Bruxelles l'emporte sur celui de Louvain par le verticalisme de ses lignes, par la majesté de sa façade principale, par l'envolée vertigineuse de sa tour et la richesse de sa décoration, qui témoigne du savoir-faire des tailleurs de pierre bruxellois de la fin du XIV^e siècle et de la première moitié du XV^e siècle. Toutefois, les statues garnissant les niches rythmant les étages de la façade principale sont plus récentes; elles datent du siècle dernier et figurent des ducs et des duchesses de Brabant, ainsi que d'autres personnages historiques. Lire à ce sujet, dans ce numéro, le très intéressant article que leur consacre notre collaborateur, Jean-Marie Romiée (Photo : P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : située le long de la Route du Roman Pais, l'un des trois circuits touristiques pour automobilistes créés et balisés par notre Fédération, l'église de Haut-Ittre, dédiée à saint Laurent, est un vénérable édifice d'origine romane, mais qui fut modifié et agrandi au cours des siècles enlevant au sanctuaire une partie de son homogénéité. Toutefois, en dépit de ces adjonctions et retouches, l'église a gardé un charme indéniable auquel la tranquillité du lieu n'est pas tout à fait étrangère (Photo : P.-F. Merckx).

BRABANT

tourisme

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents :
Jacky Marchal et
Didier Rober,
députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Truyens

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

MARS 1988

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

L'histoire à coups de pierre, par Jean-Marie Romiée	2
Le char de saint Barthélemy à Bousval, par H.-P. Henri-Jaspar	12
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles (2), par Gladys Guyot	17
Le Musée des Enfants, par Myriam Lechêne	26
L'histoire de la dentelle de Bruxelles, par Anne Micha	30
La Route du Roman Pais (8), par Yves Boyen	39
Les expositions, par Yves Boyen et Gilbert Menne	49
Vient de paraître, par Gilbert Menne et Catherine Ansiau	52
Avis et Echos, par Catherine Ansiau et Yves Boyen	54
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

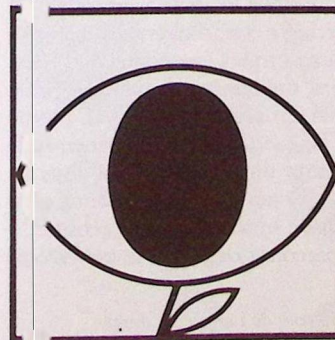
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



Pour devenir incollable
à la Grand-Place de Bruxelles, démasquez

L'histoire à coups de pierre

par Jean-Marie ROMIÉE

Avouez-le : si, en visitant avec vous la Grand-Place de Bruxelles, je vous demandais quel est le personnage statufié au 15^e rang du 2^e étage de l'aile gauche de l'hôtel de ville, vous seriez bien embarrassé, pas vrai?



Peut-être pourriez-vous vous en tirer en amenant la conversation sur les bourgmestres de la ville ou les grands personnages plantés sur les façades latérales des rues Charles Buls et de la Tête d'Or. Attitude habile : on peut ignorer les noms des représentants de la municipalité à travers les siècles et même l'une ou l'autre des célébrités bruxelloises. Mais comment ne pas identifier, parmi les souvenirs empierrés des Ducs de Brabant sur la façade principale, des personnalités aussi incontournables, pour employer un adjectif branché, que Charlemagne ou Charles-Quint?

Je sais, les œuvres sont multiples. Et en se limitant même aux seuls personnages historiques, il est hors de question ici d'en dresser la fastidieuse liste. Impossible de préciser combien d'heures de travail représentent ces quelque 250 statues exécutées par 84 artistes dont certains sont réputés comme Constantin Meunier ou Eugène Simonis.

Mais, pour vous aider à ne pas en rester là, incapable de citer quelques-uns parmi les 140 nobles sortis de l'histoire pour poser dans la pierre, j'appelle Marten Goedee à votre secours. Cet homme a œuvré presque autant que tous les statuaires réunis en dressant, pour la première fois, l'inventaire complet de toutes les sculptures ornant l'extérieur de l'hôtel de ville dans un livre publié en néerlandais (« De Standbeelden van het Brusselse Stadhuis »). Même si vous n'êtes pas un virtuose de la langue de Vondel, vous deviendrez impardonnable si vous ne voulez pas vous livrer au jeu de piste que vous offre la grande façade tout en apaisant votre curiosité. Vous pourrez ainsi parcourir des yeux la généalogie

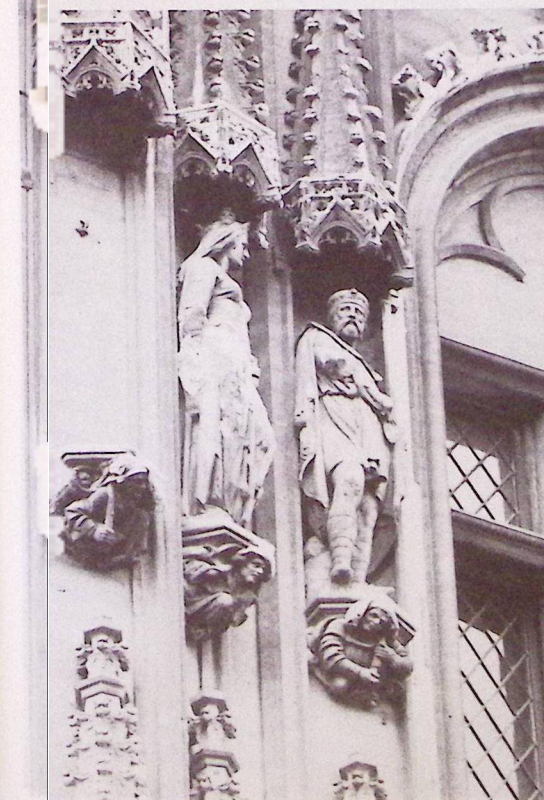
Pépin l'Ancien, dit aussi Pépin de Landen (à droite).

Charles Martel.

des « Ducs de Brabant », parfois fameux, parfois moins connus mais aux traits souvent peu communs, en commençant à l'origine c'est-à-dire par le premier des quatre personnages ornant l'étage supérieur de la tourelle d'angle de la rue Charles

teux Pépin dit aussi de Landen où il n'a laissé aucune trace de souvenir qu'une motte de terre, son seul héritage, paraît-il. Intendant du palais, il a fondé le savoir mais non sans le vouloir, grâce à des trop fainéants pour bouger face à des serviteurs qui se servaient eux-mêmes, une dynastie que les siècles ont baptisée d'un nom qui a permis à plusieurs générations d'adolescents de s'esclaffer : les Carolingiens. Ne pas confondre ce Pépin avec un autre Pépin, petit et donc dit le Bref, son arrière-petit-fils, beaucoup plus grand que ses pairs et à la 16^e place. En restant à ces hauteurs, mais en chaussant des bottes de 7 lustrés, sautons d'une branche à l'autre de l'arbre, en stoppant à droite de la 5^e fenêtre, Charles Martel.

Charles Martel, l'arrière-petit-fils de Pépin de Landen, a fait une entrée aussi attendue qu'inattendue



dans la vie. « Kerl! » (Garçon!), cria une voix à l'intention de l'heureux père qui se trouvait alors avec sa femme. « On l'appellera Kerl! », décréta ce dernier, sans se démonter bien que le bébé fût un enfant naturel. Plus tard, Kerl ou Charles, parce que c'était un dur, fut surnommé Martel (Marteau). Dur aussi, son destin : son principal exploit, avoir arrêté l'invasion islamique à Poitiers, aurait pu lui valoir la béatification mais, comme il avait puisé l'argent utile à ses batailles contre les païens dans les trésors des religieux, il fut voué par le concile de Quierzy à la damnation éternelle!

Survolons la loge n° 17 de Berthe au grand pied (le sculpteur n'a guère tenu compte de ce singulier singulier) et celle de Charlemagne (n° 20) pour mieux voir Louis 1^{er} : à l'angle de gauche de la grande tour, il est le 2^e personnage à droite de deux niches actuellement « à louer ».

Louis 1^{er} dit le Débonnaire. Quelle bonté! Il commua la peine de mort qu'il avait prononcée contre son neveu Bernard, révolté à cause d'un partage qui le préjudiciait, en le condamnant à avoir simplement les yeux arrachés. L'opération fut si rondement menée sous l'égide de la reine que le malheureux trépassa quand même trois jours plus tard. Dit aussi

Lutgarde, une des femmes de Charlemagne, et Louis le Pieux, dit le Débonnaire.



le Pieux. En fait, surtout pris de panique à l'idée d'aller se faire rôtir en enfer. Adressa-t-il ses curieux derniers mots à Satan qui s'approchait déjà de lui un peu trop hâtivement? « Aus, Aus! » (Dehors! Dehors!), murmura-t-il dans un souffle. Il avait eu notamment un fils, Charles, que la rumeur attribuait à un certain duc, ce qui valut à la deuxième reine les joies austères du couvent pour adultère.

Vous trouverez cet enfant adultérin devenu roi à l'angle de droite de la grande tour, à droite d'une niche vide d'occupant.

Charles le Chauve commença son règne en se battant contre ses frères, chacun étant prêt à s'en remettre au « jugement de Dieu ». Mais ce dernier resta très prudent et aucun des belligérants n'obtint une nette victoire. Par contre, les morts étaient « aussi nombreux sur le champ de bataille qu'oiseaux en automne ». Ensuite, les trois frères s'aperçurent qu'ils n'avaient aucune idée précise sur l'étendue et les richesses des régions qu'ils venaient de se disputer et ils nommèrent des commissaires pour les éclairer... Mais pour les Normands, la

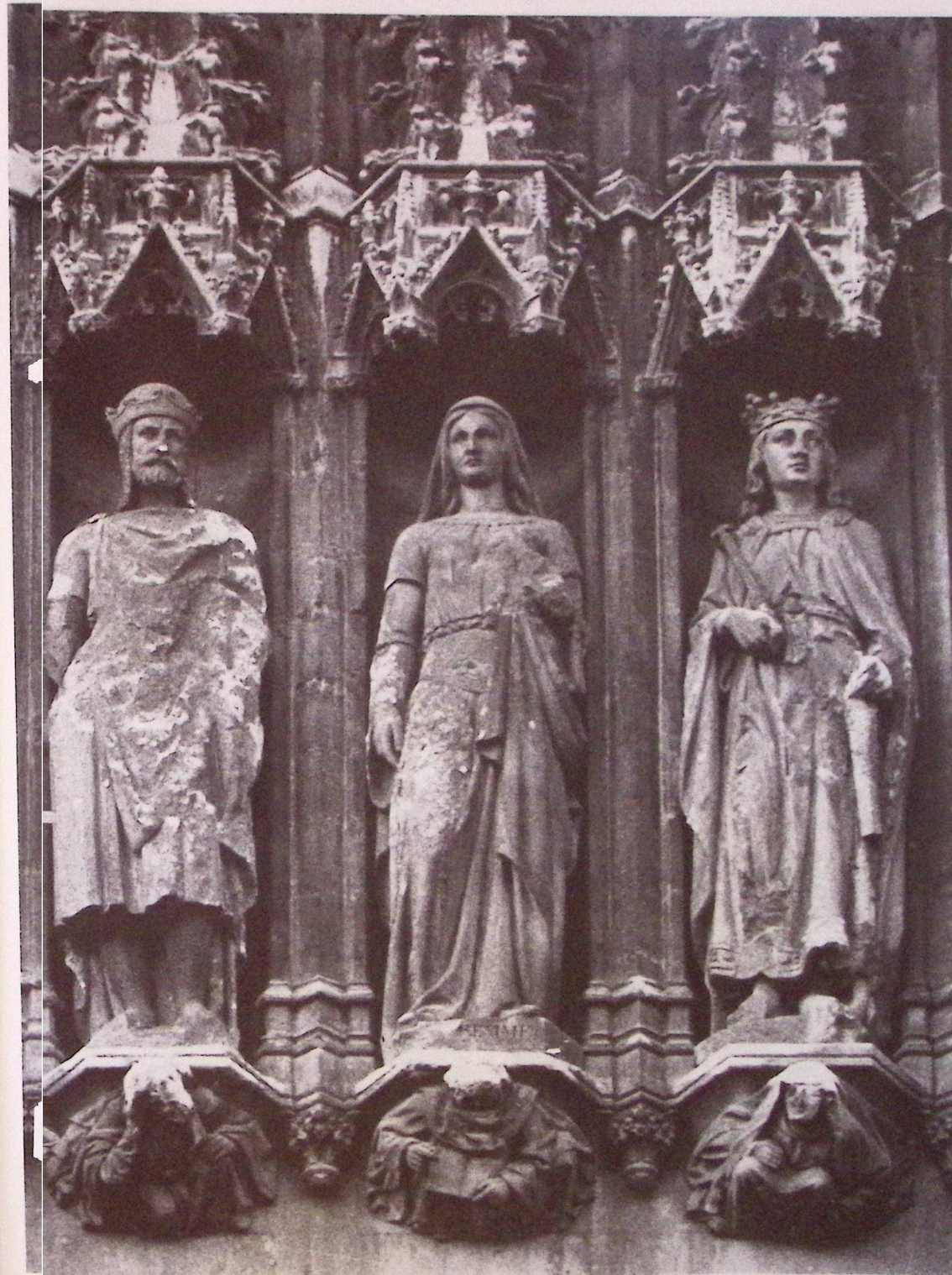
Emma, mère de Louis le Jeune, le roi Louis le Jeune et la femme de ce dernier, Lutgarde.

A gauche : Charles le Chauve ou ce qu'il en reste, sa première femme, Ermentrude, et, 500 ans après, Marguerite de Brabant.

En page de droite : Zwentibold, sa femme, Ode, et Louis l'Enfant.

Francia occidentalis (la France) naissante n'avait pas de frontières. Tous ces fâcheux événements amenèrent-ils la calvitie précoce du souverain? Ce n'est pas la statue de l'hôtel de ville qui, dans son état présent, nous permettra de résoudre cette question. L'exploration généalogique ne continue pas en ligne droite : après la voisine de droite de Charles le Chauve, Ermentrude, la première épouse de ce roi, notre regard doit se porter à l'extrême gauche de l'étage inférieur, galerie qu'inaugure Richilde, une des femmes de Charles le Chauve, et dont le 7^e personnage va retenir un moment notre attention.

A 52 ans, **Louis III le Jeune**, petit-fils de Louis le Débonnaire, au cours d'une promenade à cheval, rencontra par hasard la fille, remarquablement belle, d'un seigneur franc. Comme Sa Majesté était d'humeur gaillarde, elle tint à la belle des propos qui ne laissaient aucun doute sur ses royales intentions. Préférant ne pas engager un dialogue sur un terrain aussi glissant, la jolie noble s'enfuit à toutes jambes dans le château de son père. Le roi voulut la suivre



Gerberge de Saxe, son mari, Gislebert, Louis d'Outremer et Henri, fils de Gislebert.

et s'élança à cheval vers la porte ouverte. Mais, dans son élan, le joyeux sire avait mal calculé la hauteur de la voûte qu'il heurta de la tête. Transporté grièvement blessé au couvent de Saint-Denis où il espérait recouvrer la santé par l'intercession de saints qui jugèrent peut-être sa cause peu intéressante, il y mourut.

Situé au 15^e rang du même étage, en dessous de la partie gauche de la 4^e fenêtre, Zwentibold nous attend, tout entier.

Zwentibold devait son nom à un duc de Moravie qui l'avait tenu dans ses bras à son baptême, à la place de son père, Amulphe, roi de Germanie et arrière-petit-fils de Louis le Débonnaire, absent pour convenance personnelle : le baptisé était son enfant naturel. Seule, sa femme, Ode, à droite, le sépare ici du fils légitime du monarque, Louis l'Enfant, qui ne vécut que 18 ans mais le supplanta quand même. Zwentibold s'étant défendu les armes à la main fut entouré à sa mort d'une auréole de sainteté. Il faut croire que sa fin fut explosive car la seule relique que l'on conserva (et qui fut vénérée dans une abbaye) fut une dent. A l'hôtel de ville, pourtant, il paraît en pleine forme, comme un travailleur de



force, grâce à un spécialiste du genre qui l'a sculpté, Constantin Meunier.

Dans la partie gauche en dessous du mur orné qui sépare la 6^e de la 7^e fenêtre de l'étage supérieur, un autre « inconnu », Gislebert.

Gislebert : dommage qu'il soit de pierre car vivant, ce gendre de Charles le Simple, lui-même petit-fils de Charles le Chauve, était un vrai dessin animé selon la description que l'histoire nous en a laissée : « Il était petit mais robuste et toujours en mouvement. Son regard était si fuyant et si mobile que personne ne pouvait distinguer la couleur de ses yeux ». Dévoré d'ambition, amoureux des intrigues, il finira par être pris à son propre piège : vaincu, lors d'une bataille, il voudra s'enfuir en poussant son destrier dans les eaux du Rhin mais le courant l'entraînera avec sa monture. Curieusement, son voisin de droite, Louis d'Outremer, a connu une fin à peu près semblable mais moins glorieuse. Effrayé par un loup, son cheval se cabra et se noya dans l'Aisne avec son maître.

Ce Louis eut pour gendre Lambert qui fit entrer dans la lignée de Brabant les Comtes de Louvain et dont Godefroid le Barbu est un descendant. Si vous cherchez ce dernier, sautez à la 21^e case après celle

Godefroid le Barbu.

Jean I^{er}
Margue

le Victorieux, sans doute après le tournoi, et sa femme, Ida, de France.

de Gislebert : à droite, la femme de l'intéressé, Ida, a Godfridu : jalousie?

quoi God I^{er} a été dit le Barbu. Sa pilosité avait de te : appeler les esprits car elle n'était pas innocente. Comte avait juré, paraît-il, de ne se raser avant d'avoir conquis la Lotharingie. Il n'eut pas à le faire : l'Empereur lui en donna la possession. Le nouveau duc de Lotharingie garda donc sa barbe. Il fut surnommé « Grand » grâce à ses thuriféraires. Lui prêtèrent une série d'exploits aussi glorieux que parfaitement invraisemblables : on le fit roi de Palestine (au moment où il signait des actes d'abandon) et là, fait prisonnier, il fut, d'après sa femme, délivré par des Brabançons déguisés en soldats. Mais on l'expédia aussi chez les Tartares et même dans le lit de la belle Sophie, la fille de l'Empereur d'Orient.

De toute façon, un de ses descendants pourra raconter ses frasques peu catholiques : celui qui n'a que 5 personnages à sa droite à cet étage et qui a droit à une auréole...

et de Louvain, frère cadet d'un duc de Brabant



et nommé évêque de Liège contre le gré de l'Empereur, fut occis par les sicaires de ce dernier à Reims, sa terre d'exil d'où il tentait de s'échapper. En 1921, sa dépouille, exhumée sur les lieux du crime, fut restituée par la France à la Belgique. Toutefois, 17 ans plus tard, les Rémois constatèrent avec surprise qu'en dehors du squelette normalement manquant, il y avait des ossements « en trop » et, comme le deuxième squelette avait le crâne défoncé, on en conclut que ces restes-là étaient ceux de l'évêque mis à mort et les autres, ramenés en Belgique, ceux d'un dignitaire de l'Eglise qui n'avait rien à faire chez nous. On procéda en 1948 à une nouvelle translation solennelle. Où? Depuis 1910, à Schaerbeek, une paroisse, dédiée à ce martyr, avait été créée et sans doute pas par hasard : quelques mois après l'accession au trône d'Albert I^{er} dont les parents avaient souhaité choisir pour leur fils un saint patron originaire de Belgique. Mais curieusement, en 1948, les reliques prirent pourtant un autre chemin, celui de la basilique de Koekelberg.

La suite de la généalogie se trouve au premier étage, toujours en partant de la gauche, avec l'effigie d'Alix de Bourgogne, laquelle voisine avec Henri IV

En haut : Albert de Louvain et Henri II; en bas : Wenceslas de Luxembourg.



En page
Ci-contre : de gauche : Louis de Maele.
et : Jacqueline de Bavière.

(à la h
Jean «rabançonne, pas à la béarnaise) et Jean 1^{er}.
« Jan 1^{er} eut de nombreux surnoms comme ceux de
roi le Primus » déformé ensuite en « Gambrinus »,
« Saigne-daire et grand amateur de bière, ou de
panoiglier ». « Le Victorieux » convient mieux à son
valier- che : « Malheureux! Tu as tué le meilleur che-
brab du combat! », cria-t-il courroucé à un guerrier
pouu mçon. Ce dernier venait de lui sauver la vie en
si le : mandant le Comte de Luxembourg qui avait sai-
qu'il uc à la gorge. Jean n'est pourtant pas mort au
troto d'honneur; il fut tué lors d'un tournoi, alors
fem pensait enlever peu après une Comtesse qu'il
meisait à son goût. Ce n'est donc pas seulement sa
vouoie et voisine de pilier qui lui a fait complète-
de « perdre la tête. A la fin du même étage, arrêtez-
ge » au dernier personnage de la tour, Wenceslas
meiluxembourg. Sa suite dans l'Histoire est à l'éta-
Brallupérieur en partant de la tour, sous les traits des
te sœurs ennemis de Wenceslas : Marguerite de
Quisant et le mari de celle-ci, Louis de Maele, Com-
e Flandre.

dire de **Wenceslas de Luxembourg** sinon que,



prince insouciant et léger, il disparaît à l'ombre de son ennemi, Louis de Maele, grand amateur de territoires brabançons. Le sculpteur Eugène Simonis (celui du Godefroid de Bouillon de la place Royale) lui a donné bonne mine et rien dans ce portrait ne rappelle que Wenceslas mourut en allant, sur ordonnance médicale, respirer l'air de son pays natal. **Louis de Maele** peut être présent sur la façade à un double titre : il avait épousé une autre fille du duc de Brabant et planté son étendard sur la Grand-Place, à la maison de l'Etoile. Bruxelles honore aussi ses ennemis.

De Louis de Maele, nous sautons par dessus Philippe le Hardi (pas le roi, le duc de Bourgogne qui marque en Brabant le début du règne assez court de sa Maison), 5^e en rang, pour saluer, à 5 loges de là, à droite, une princesse qui fit parler d'elle longtemps, Jacqueline de Bavière.

Jacqueline de Bavière : quelle femme! Elle n'a vécu que 35 ans mais eut le temps d'épuiser un premier mari avant de se remarier, pour des raisons politiques, avec son cousin, le duc de Brabant. Pour ce faire, il fallait à la princesse une dispense papale mais, de son côté, l'Empereur d'Allemagne cherchait à obtenir, toujours pour cause territoriale, une bulle constatant la nullité du mariage. Circonspecte, sa Sainteté donna... les deux documents mais les

Philippe de Saint-Pol, duc de Brabant, et Philippe le Bon.

Charles le Téméraire à gauche d'une allégorie.

émissaires du Brabant avaient précédé le délégué impérial. Le nouveau couple n'en était pas moins mal assorti : Jacqueline était aussi gaie et vigoureuse que son deuxième mari était chétif et sans énergie. Aussi ce dernier céda-t-il facilement les Etats de sa femme à l'Empereur contre une somme d'argent. Outrée, la princesse partit pour l'Angleterre où, sans attendre que son précédent mariage soit déclaré nul, elle convola avec le duc de Gloucester. Les tentatives armées de ce nouvel époux contre les ennemis de sa femme échouèrent. Jacqueline, abandonnée de tous à Mons puis assignée à résidence à Gand, se déguisa en page et se sauva aux Pays-Bas où un autre mariage (secret), avec le bailli de Zélande, n'apporta aucune solution à ses problèmes. Voyant que son arme favorite n'avait plus d'effet, elle mourut de chagrin.

Glissons sur le deuxième personnage qui suit Jacqueline de Bavière, **Philippe le Bon**, sorti, toujours vêtu de la même façon, des manuels d'histoire et si drôlement bon que, devenu chauve, il imposa à tous les nobles « de se faire raire leurs têtes comme lui », ce qui lui permettait de n'avoir aucun complexe, mais regardons le dernier personnage de



l'étage qui, en Wallonie, est resté le dernier des derniers.

Charles le Téméraire mérite d'avoir sa statue ici : il posa la première pierre de l'aile droite, celle-ci, de l'hôtel de ville. Aux festivités organisées à cette occasion, il dut faire piètre figure car il ne buvait que de l'eau. Ce n'est qu'à la fin de son existence qu'il consentit à prendre un peu de vin sur les conseils de ses médecins qui espéraient que Charles trouverait dans l'usage modéré de ce breuvage un remède aux fantaisies de son comportement.

La fille du Téméraire, Marie de Bourgogne, par son mariage avec Maximilien d'Autriche, fit entrer la Maison de Brabant dans l'escarcelle des Habsbourg. En promenant les yeux vers l'étage inférieur, à droite de la tour, vous apercevrez ce couple aux 4^e et 5^e rangs. Séparé de ses parents par une fenêtre, Philippe le Beau et, à droite de lui, après une autre fenêtre, sa femme, Jeanne.

Jeanne la Folle ne fut pas toujours bizarre : tout au plus morbidement jalouse de son bel archiduc qui la

Philippe le Beau et Jeanne la Folle.

négociait pour s'occuper d'une folie, d'autres gentes personnes. Philippe le Beau, constatant cette encombrante mélancolie, songea un moment à faire interdire sa femme pour régner enfin sans partage mais un broc d'eau bien fraîche bu goulûment ne lui en laissa pas l'occasion. Après l'agonie de son mari, Jeanne méritera son surnom en continuant de vouer une idolâtrie sans borne à Philippe. Bien que l'effacement du corps n'ait pas été une réussite à tel point qu'on ne pouvait reconnaître les traits du prince, elle voudra, durant 47 ans, demeurer proche des pauvres restes de son mari! Au-delà des deux grands personnages suivants, Marguerite d'Autriche et Charles-Quint, le frère de ce dernier, **Ferdinand 1^{er}** ferme cette marche immobile. Il fut le fondateur de la monarchie d'Autriche-Hongrie. Mais la suite de l'histoire n'est pas sculptée ici. Peut-être l'aurez-vous trouvée dans l'une ou l'autre exposition d'Europalia 88.

Après avoir quitté Ferdinand 1^{er}, vous serez donc capable de dire qu'il représente la quinzième statue, du deuxième étage de l'aile gauche de l'hôtel de ville : « Comment?, direz-vous, l'air d'un volonte, vous ne reconnaissez pas Zwentibold? A propos, savez-vous pourquoi il fut baptisé ainsi que son père fût présent et son : quelle forme il a été vénéré après sa mort? ».



Ferdinand 1^{er}.

Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises
ont plus de 150 ans (*)

Le char de saint Barthélemy à Bousval

par H.-P. HENRI-JASPAR,
Conservateur du Musée du Cheval à Spa

Ce n'est que depuis 20 ans que ce char est remis toute l'année dans l'église de Bousval, dédiée à saint Barthélemy, le 28 juin 1761, par l'évêque de Namur, dans la vallée de la Haute-Dyle.

En 1147, on parlait de BOSON-VAL ou VAL de BOSON (1), nom propre fréquent à la période FRANQUE (voir, par exemple, l'origine identique de BUIZINGEN-LEZ-HAL).

Ce petit village du Brabant wallon, à l'écart des grands itinéraires et sur une route transversale : NIVELLES-WAVRE, a vécu sa vie dans un calme relatif, toujours à l'écoute des fêtes locales, distractions pour la population, et de son relais de poste.

Le dernier dimanche du mois d'août, la paroisse fête son saint patron par la sortie d'une procession parcourant les chemins de la campagne et des hameaux pour relier, comme ailleurs, reposoirs et chapelles.

L'origine de cette procession et de la dédicace de l'église à ce saint semble perdue... Une peste, une libération des occupants circulant en bandes, une épidémie ou une série de mau-



Le char de saint Barthélemy en 1927.

vaies

l'après récoltes, bref l'une ou l'autre calamité. On en retrouve l'origine lointaine trace écrite en « L'Épître » (2).

de « Les seigneurs de BOUSVAL et de la BAILLERIE ont alternativement la collation de la cure : ils se partagent les dîmes avec le curé; L'Église tire les chevaux de La BAILLERIE qui tirent la chaise de saint BARTHELEMY le jour (anniversaire) de la dédicace de l'église ». (3)

Or, à l'origine, et c'est une tradition décrite dans le village, ce char, servant la description du châssis d'origine d'époque, était remis à la ferme de La BAILLERIE. Le sujet, la girouette de la croix dominant les bâtiments transportait un cheval et les habitants âgés disent l'avoir toujours connue ainsi. Est-ce la réminiscence d'un haras ou le rappel du bœuf de livrer les chevaux brabançons pour leur bénédiction sacrée tirant le chariot du L'Épître.

Le chariot est resté dans la ferme jusqu'en 1964. Ne sortant une fois l'an, Monsieur Dambury, propriétaire actuel du lieu, fut d'accord pour sa mise par la fabrique d'église et, depuis lors, il fait partie du décor

Le char de saint Barthélemy, tiré par quatre chevaux brabançons (1939).



et sert de socle permanent à la statue du saint.

Description du char.

En suivant l'ordre établi par M. LEBRUN dans son manuel du charbon et du carrossier (4).

« L'arrière-train du chariot ancien se compose de deux roues, d'un essieu, d'une encastrure d'essieu, d'une flèche et de deux brancards. L'avant-train a également deux roues plus petites que les postérieures, un essieu, une encastrure d'essieu, deux armons, un lissier, un à-s-asseoir, un timon ou une limonaire. » Les roues arrières d'un diamètre de 1,36 m comportent 12 rais en forme. La largeur du bandage de



Retour de la procession (± 1935). On remarque que les chevaux sont montés à la fermière.

fer est de 6 cm. Les traces extérieures, équivalentes à la largeur de l'entre-axe, ont 1,46 m. Les moyeux, sur lesquels on retrouve une partie de la peinture rouge ancienne, sont du type ancien, lubrifiables à la graisse. L'axe est bloqué avec une clavette.

Les roues du train avant ont un diamètre de 78 cm et sont à 10 rais en forme. Elles ont 1,43 m de diamètre, les moyeux sont semblables à l'arrière-train.

Le moulin entièrement de bois, probablement en orme, est peint en bleu clair. Le char ne comporte pas de frein, si ce n'est un sabot de fer au haut d'une chaîne. La flèche a 2,40 m et se compose d'un chevron simple. Le timon n'est pas d'époque et est en fer. Les brancards ont 2,20 m et soutiennent une caisse à claire-voie sans plancher, d'une hauteur et d'une largeur de 0,71 m. Elle fut fabriquée par Fernand DURBET, en 1972, d'après les dimensions anciennes. Les côtés comportent trois panneaux encadrés de moulures en relief. Dans le panneau central droit, l'inscription BOUSVAL; à gauche, saint

La procession de saint Barthélemy, en 1972.

BARTHELEMY derrière une fleur de lys verte, à l'origine inexplicable; à l'avant, les armes de la famille VANDER STEGEN qu'on retrouve sur le porche de l'église et dans les obits du chœur.

Une signature apparaît : Rob. GERARD, non datée.

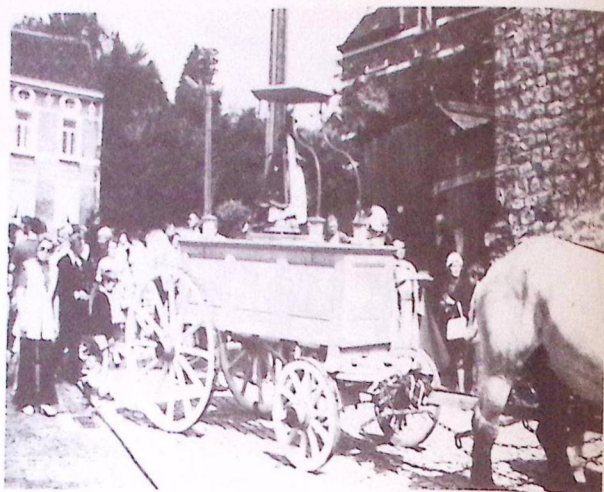
Sur des entretoises repose la statue du saint, fixée solidement. Elle est recouverte d'un manteau de velours rouge avec bordures d'or appliquées, d'une étoile de même ton et d'un surplis de dentelles.

La symbolique est respectée : le glaive de la décapitation dans la main droite et le livre des évangiles dans la gauche.

Un dais fixe, avec montants, en fer forgé, délicatement courbés et enchâssés dans 4 bases cubiques en bois. Lors de la restauration, on a oublié les 4 pots à feu des coins et probablement une couronne centrale.

Actuellement, le char est de couleur claire et c'est dommage. Sur les photos anciennes, on remarque les couleurs traditionnelles du Brabant : rouge sang, or et jaune, vert clair ou bleu ciel.

En conclusion, le châssis est très intéressant car probablement



d'époque (fin du XVIII^e siècle). Les roues, fabriquées par un charron rural, sont rustiques. Le moulin est encore très primitif et ne comporte que peu de fer. Il serait intéressant d'en faire un bon dessin et d'en reprendre les peintures originales.

L'histoire du char.

On se perd en conjectures sur l'origine de la dédicace de BOUSVAL à ce saint. BARTHELEMY était apôtre du Christ et à la mort de celui-ci, il continuera, comme les autres disciples, à répandre la bonne nouvelle. Il mourut à Albane, en Arménie, dans le supplice (5). En icono-

graphie, on le représente, le glaive de son supplice à la main. Il est considéré, au même titre que saint Guidon ou saint Hubert, comme un protecteur des chevaux. Est-ce là une des résurgences du culte druidique de la déesse gauloise EPONA, datant de l'époque pré-romaine et reprise dans la mythologie de Rome comme bien des dieux des pays conquis?

On retrouve encore trace de ce char en 1750, en français, dans une traduction de Leroy, en 1850, dans Tarlier et Wauters (3) et plus récemment dans le « Brabant Inconnu » d'Arthur Cosyn (6) dont le texte fut repris par divers auteurs.

« Le dernier dimanche d'août a lieu la procession escortée par une cavalcade qui accompagne la statue de saint BARTHELEMY, patron du village et grand protecteur des fermiers. Cette statue est placée sur un chariot, à quatre chevaux qui, selon un usage antique, sont fournis par la ferme de La BAILLERIE. Dans l'esprit des villageois, le chariot resterait en panne, s'il était traîné par des chevaux d'un autre propriétaire. Lorsque la procession arrive aux confins de la com-

Par monts et par vaux en 1985.

mu sont
là u
lité
L'h
dote
tes
ferr
anci
fut
fam
La t
bale
sine,
CAN
175
de la
non
çaise,
par
Bulle
giqu
1^{er} n
du 5

, des coups de pistolets tirés. Sans doute faut-il voir souvenir d'anciennes rivalités communales. »

Le char et les anecdotes qui s'y rapportent font toutes parties de l'histoire de la ferme de La BAILLERIE, très ancienne seigneurie (1413). Elle fut longtemps résidence de la famille de CUPIS CAMARGO. La tradition dit que la pierre tombale de BAISY, communauté voisine, est la demoiselle de CUPIS CAMARGO et décédée en 1750, est celle de la propriétaire de la ferme de La BAILLERIE et de la célèbre danseuse française amie de Voltaire et peinte par A. TOUR. (A consulter le Bulletin du Touring Club de Belgique, notamment celui du 1^{er} novembre 1925 et celui du 1^{er} décembre 1928).

Ce n'est qu'à Bousval que saint BARTHELEMY est invoqué comme protecteur des chevaux par les fermiers locaux. Ailleurs, et l'on compte 17 paroisses en Wallonie et 3 en Flandre, le saint est plutôt protecteur des maisons ou des plaies ouvertes, comme saint Roch (7).

Il faut aussi mentionner, à BOUSVAL, la Source de saint BARTHELEMY, rue de la Forge, dont la tradition dit que l'eau en est curative pour les plaies des chevaux et des forgerons-marchands-ferrants. Cette eau est iodée et légèrement radioactive, d'après des analyses récentes.

Si, ailleurs, on l'invoque pour les moissons, pourquoi pas pour les chevaux aidant à cette moisson pour faucher, engranger ou travailler la terre et répandre l'engrais.

Dans les années 60, le char, ô sacrilège, fut tiré par un tracteur; mais depuis une quinzaine d'années, Monsieur Joseph LA-TOUR vient d'Héviliers, avec ses deux brabançons rouans. Arrivés la veille à la ferme de La BAILLERIE, ils sont accueillis par la famille BURY. Pour maintenir la tradition, ils ne redescendent vers l'église que le lendemain matin.

En 1972, la caisse du char a été renouvelée par Monsieur Fernand DURLET et repeinte, non aux couleurs rouge et or, traditionnelles des chars de procession du Brabant, mais en couleur claire. On conserve heureusement quelques photos anciennes qui encourageront à parfaire cette remarquable restauration en suivant les conseils des villageois ayant connu l'ancienne caisse.

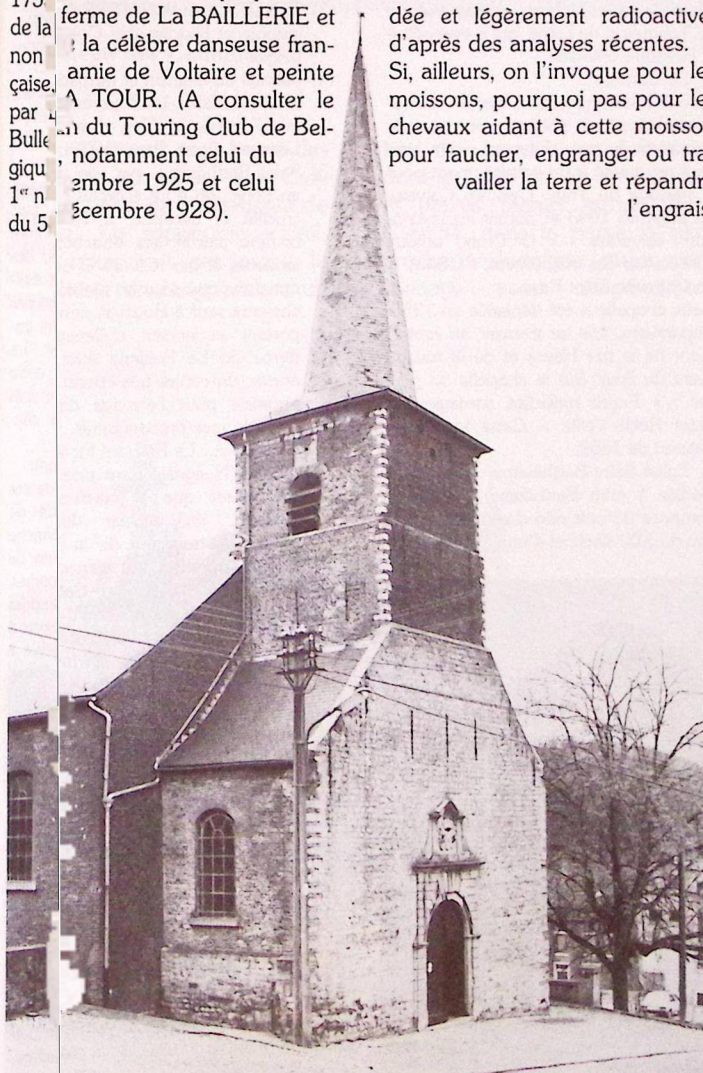
Quand la légende s'en mêle.

Les vieux du village, à la veillée, racontent cette légende. Les frères Leroy, bergers à la ferme de La Baillerie voulurent, une nuit de tempête, aller dégager un trésor dans un champ voisin, à l'aide d'une « ESCLITTE », sorte de voiture basse à trois roues. Le diable, qui leur avait révélé l'endroit exact, avait cependant interdit qu'ils se retournent sous aucun prétexte.

La tempête se leva et pendant qu'ils creusaient, un hurlement les terrifia dans leur dos. En se retournant, ils virent un chien aux yeux de feu.

Paniqués, ils s'enfuirent et revinrent à la ferme. Sous le porche de celle-ci, le chien leur interdisait l'entrée. Ils passèrent toute la nuit sur « l'ESCLITTE », attendant l'aube en compagnie de leurs chevaux. Les trois hommes

L'église Saint-Barthélemy à Bousval abrite le char et la statue du saint apôtre.



moururent ensuite de 7 jours en 7 jours (les 7, 14 et 21 juin 1755). Leur père fit construire une chapelle expiatoire, connue sous l'appellation de Chapelle Renoussart, du nom d'une ferme voisine du lieu où se situe la légende, chapelle qui fut démolie vers 1890. Reste à savoir si « l'Esclitte » dont il est question dans ce récit fut à la base de la procession et de la bénédiction des chevaux. Il est permis d'en douter.

(à suivre)

(*) Voir également « Brabant Tourisme » n° 4/1980, n° 4/1984, ainsi que les n° 1 et 3/1987.

Notes sur les chapelles rencontrées le long de l'itinéraire de la procession.

1. Chapelle Sainte-Anne de la ferme Saint-Martin (1738).

Située au lieu dit « Ancienne Barrière », à la chaussée, elle est placée dans l'angle des deux murs sur plan pentagonal irrégulier et contenait un groupe en bois de sainte Anne, la Vierge et l'Enfant.

2. Chapelle Saint-Joseph.

Sur le chemin de Thy à Saint-Donat, dernière ferme d'Urbain GOREUX-DURAN, il s'agit d'une chapelle en briques de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle.



3. Chapelle Saint-Donat.

Chapelle actuellement démolie suite aux travaux de l'autoroute. Elle sera bientôt reconstruite à un nouvel emplacement. Pour le passage du Tour, un sanctuaire provisoire avec la statue de saint Donat est dressé chaque année. Cette chapelle se trouvait à un carrefour sur le « vieux grand chemin » de Jodoigne à Nivelles. On dit, selon la légende, que lors des orages, elle divise les nuées en deux et ainsi enlève le danger de coup de foudre.

4. Chapelle Saint-Hubert.

A cause des travaux routiers, le Tour a été légèrement modifié. Actuellement, il contourne l'ancienne ferme « Bouffloux » et se dirige vers le Point du Jour. Là, sous un arbre vénérable, se dresse la Chapelle Saint-Hubert, ancien évêque de Tongres et de Liège, qui a évangélisé la Belgique orientale.

5. Le Calvaire.

Actuellement également démolie, sa reconstruction est prévue non loin de l'ancienne ferme « Feytens ». Un oratoire est dressé à cet emplacement pour le passage du Tour. L'ancien Calvaire fut érigé en 1843 et portait les inscriptions suivantes : « O Croix, unique consolation des malheureux » (1843).

6. Chapelle Saint-Roch.

Cette chapelle a été déplacée en 1956. Auparavant, elle se trouvait au croisement de la rue Haute et de la rue du Point du Jour. Sur la chapelle on peut lire : « Fuyez maladies contagieuses, Saint Roch Veille ». Cette inscription daterait de 1869.

7. Eglise Saint-Barthélemy.

Dédiée à saint Barthélemy, l'église se compose de nefs néo-classiques du milieu du XIX^e siècle et d'une tour romane,

reconstruite au XVIII^e siècle. L'édifice abrite un mobilier du XVIII^e siècle, ainsi que la pierre tombale de Thieri Lejeune, ancien seigneur de La Baillerie. Les armoiries de la famille VANDER STE-GEN sont peintes sur le char ainsi que sculptées au-dessus du portail de l'église. Il est aussi à remarquer la statue du saint patron qui se dresse sur le maître-autel. Plusieurs obits reprennent également le lion de la famille.

Notes

(1) CARNOY A., Origine des noms des communes de Belgique. Ed. A. Bielefeld.

(2) LEROY J. Topographia Gallo-Brabantiae.

(3) TARLIER J. et WAUTERS A., Géographie et Histoire des Communes belges.

(4) Manuel du charron et du carrossier, 1^{er} Livre, Tome 1^{er}, 2^e partie, Chapitre IV, trains doubles, chariots. Ed. Léonce Laguet, Paris (1978).

(5) Saint Barthélemy, par son martyre en Perse, où il fut écorché vif, puis crucifié et décapité, a été choisi comme patron des bouchers, des tanneurs et des relieurs. Il est rarement invoqué pour les maladies des chevaux sauf à Bousval, centre important et ancien d'élevage. La ferme de La Baillerie était, entre autres, un centre très connu et très apprécié pour l'élevage des chevaux de race brabançonne.

(6) COSYN A., Le Brabant Inconnu.

(7) DE SEYN signale dans une de ses chroniques que la cavalcade de Bousval, du dernier dimanche d'août, au moment de la fête de saint Barthélemy, est bien connue. WARSAGE, dans son Calendrier Populaire Wallon, note qu'il existe à Bousval une chevauchée célèbre à l'occasion de laquelle on invoquait saint Barthélemy pour les maladies de la race chevaline.

Autres sources consultées

DESNEUX H., Le Brabant Wallon.
MERCX P., Au pays de saint Barthélemy.

DELTOUR G., Si Bousval m'était conté.
DELTOUR G., Bousval en Brabant wallon. Ed. A. Bielefeld (1930).

Le char de saint Barthélemy sur lequel trône la statue de l'apôtre quittant l'église de Bousval à l'issue de la grand'messe (1987).

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (2)

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Le château des Cailloux

Ce château est situé à une des extrémités du bois « des Cailloux », le long de la chaussée de Hannut. Le toponyme « Cailloux » n'apparaît pas avant le XVII^e siècle et désigne alors un

bois étendu, diminué depuis et dont le sol abondait en cailloux et petites pierres genre silex. C'est là, dans la partie la plus proche de Jodoigne, qu'un personnage assez énigmatique,

Hector Defoer (1832-1905), surnommé le « Bey » parce qu'il avait séjourné en Egypte et y avait fait fortune, construisit de 1881 à 1883 un imposant château en style Second Empire ou composite, contemporain de ceux de Bierges plus lourd, de Vieusart peu harmonieux, de « La Ferraille » à Wemmel plus petit et sophistiqué, de Dongelberg bien proportionné dans sa grandeur et aux vestiges anciens. Tel quel, le château des « Cailloux », édifié en pierres blanches et briques par l'architecte Janlet, avait belle allure et plut aux contemporains, aussi sa reproduction figura-t-elle, en 1900, à l'exposition du centenaire de la réorganisation de l'Académie royale des Beaux-Arts à Bruxelles. Autour du château et de ses dépendances un peu éloignées et cachées dans la verdure, le « Bey » Defoer avait fait planter un beau parc avec étangs et arbres rares. Elevé sur une éminence, sa façade sud, entourée d'arbres, domine un étang sinueux devant lequel une statue



Le château des Cailloux à Jodoigne (30 juillet 1890).

à l'antique d'une déesse semble veiller ou regarder le promeneur. A l'heure actuelle, la statue a disparu et les roseaux ont transformé l'étang en un marécage assez sauvage.

Le domaine fut acquis par l'Etat en 1939 et les bâtiments, ayant souffert de la guerre, restaurés en 1953. Mais pendant les travaux de restauration, un incendie se déclara dans les combles du château et ravagea toute la partie supérieure qui ne fut plus reconstruite, aussi fut-il arasé au niveau des fenêtres du 1^{er} étage. C'est une « diminutio capitis » de tout ce qui en faisait l'originalité, sinon la beauté. Depuis, il a été aménagé en internat de l'Etat pour les élèves qui suivent les cours dans des locaux modernes de l'Athénée, à côté du domaine. Du moins, celui-ci a-t-il gardé son beau parc, dessiné et planté avec goût par le « Bey » Defoer.

Le château « Coloma » à Sint-Pieters-Leeuw

Sint-Pieters-Leeuw, jadis alleu très étendu, donné par une cer-



Le château « Coloma » à Sint-Pieters-Leeuw (15 septembre 1889).

taine dame Angèle, peut-être Abbessse de Nivelles, à l'église Saint-Pierre à Cologne pour se mettre sous la protection de l'Empereur. Le domaine était ainsi « assainé » contre les agressions du dehors. Malgré cela, l'alleu fut progressivement usurpé par des laïcs et le duc de Brabant, Henri II, le divisa en seigneuries et échevinats de Leeuw et de Gaesbeek. Le château seigneurial, retiré dans un vallon, s'appela d'abord

« Hecke » ou « Necke » du nom de son propriétaire, au XVI^e siècle, Léonard van Hecke, échevin de Bruxelles et partisan des calvinistes ce qui lui valut la confiscation de ses biens qui lui furent rendus après les troubles. L'archiduc Albert aimait tellement ce château qu'il l'appela « La Joliette ». Celle-ci, après deux frères Uwens, originaires de Gueldre, passa à leur neveu, Charles Laurin, d'Artois en 1664. Par deux partages, en 1678 et 1684, Marie-Thérèse de Varick, fille aînée de Pierre de Varick, seigneur de Carnin et de Dieval, grand bailli de Lille, et d'Anne Laurin, hérita du patrimoine des Uwens. Elle épousa Jean-Charles Roose, seigneur de Calfstere, membre du Grand Conseil de Malines, neveu du président du Conseil Privé, Pierre Roose, d'origine anversoise, et qui fit la fortune de sa famille. Jean-Charles Roose (†1694) acheta en 1687, à la cour féodale de Brabant, le village de Leeuw dont il obtint l'érection en baronnie en sa faveur en 1690. Ses trois fils lui succédèrent : Charles, capitaine de cavalerie

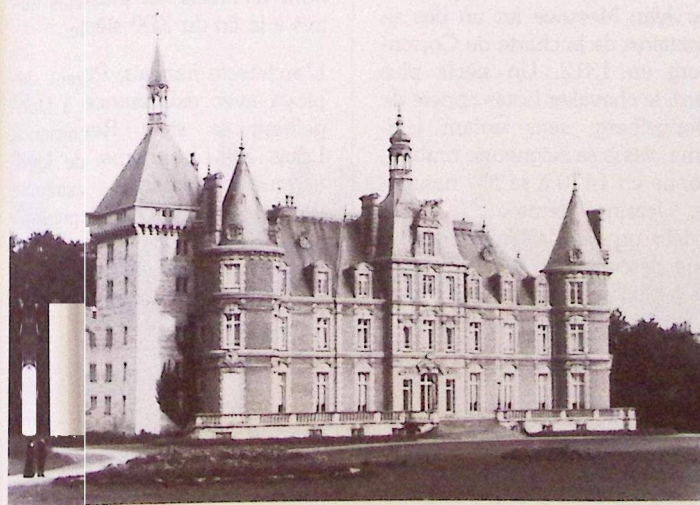
(†1704), Ambroise-Cyprien (†1720), tous deux célibataires; Philippe-François (†1751), écuyer de Malines, époux de Marie-Charlotte van der Gracht (†1775) dont il n'eut qu'une fille Eugénie-Françoise (†1762), femme de Charles-Vital, comte de Coloma, venu du Portugal dans les Pays-Bas, et chambellan honoraire de l'impératrice Marie-Thérèse. Il releva la baronnie en 1756 et mourut déjà en 1758, la laissant à son fils unique, Jean-Ernest, membre des Etats de Brabant en 1769, lequel, à sa postérité, eut pour héritier, Jean-Marie van der Dillft, fils de Nicolas-Joseph, seigneur de Bornet, originaire de Bergen-op-Zoom, qui exerça plusieurs charges à Bruxelles, et de Rose-Alexandrine de Coloma, des barons de Moriensart, dame de la Cour étoilée. Jean-Marie van der Dillft fut créé comte de son nom au même temps que sa mère en 1771. Comme son père, il exerça diverses fonctions à la ville de Bruxelles et mourut en 1831. Son seul fils, le comte Antoine, marié en 1832 à Victoire Goëfrinon, n'eut également qu'un fils (1833-1912) qui épousa, en 1870 à Bruxelles, Marie-

Julie Gericke d'Herwynen (1851-1910). De nouveau, leur seul enfant, la comtesse Antoinette van der Dillft, dernière du nom (1872-1947) avait épousé à Sint-Pieters-Leeuw en 1893, le comte Albert de Limburg-Stirum (1859-1931). Sans postérité, elle laissa ses biens à Leeuw à son neveu, le comte Thierry de Limburg-Stirum (1904-1968) qui modernisa le château de 1947 à 1950 et en fit donation, en 1960, à son fils cadet, le comte Christian. De 1951 à 1973, le château, loué, devint le « Collège Albert et Isabelle » pour préparer des jeunes gens aux épreuves du Jury central. A la résiliation de ce bail, la « Nederlandse Cultuur » en contracta un pour 3-6-9 ans en 1974. Le château était partiellement meublé et tous les bâtiments en parfait état. C'est alors que commencèrent les vicissitudes. La commune se chargea de l'entretien du parc de 14 ha, mais la « Nederlandse Cultuur » ne tint pas ses engagements, le château n'était ni gardé ni entretenu, aussi vols, déprédations, pillages se succédèrent. Malgré d'incessantes démarches du propriétaire, rien n'est fait par le

locataire, l'Etat, auquel le comte de Limburg-Stirum intente un procès en 1977. Commence alors l'interminable succession de réunions, expertises, contre-expertises. Découragé par l'ampleur du désastre, le propriétaire se résigne à la vente le 12 juillet 1982. Le « Plan vert » acquiert le parc, la commune les bâtiments, mais en 1987, aucune restauration ne semble en cours!

Le château primitif, élevé par van Hecke, avait été considérablement embelli au début du XVIII^e siècle, probablement par Philippe Roose. On y accède par une large drève vraiment seigneuriale de quatre rangées de platanes, qui longe le parc. Une grille en fer forgé donne sur un chemin qui franchit les douves et conduit par un escalier à un pont à quatre arches au garde-fou constitué par des colonnettes ornées de « melons » en pierres. Actuellement, plusieurs ont été volés ou cassés. Le château en briques grenat a aux angles quatre tours carrées aux arêtes de pierres blanches et coiffées d'un toit à quatre pans, sommé d'un bulbe comme dans la plupart des châteaux de l'époque. La façade principale, en retrait, s'ouvre par un beau portail Renaissance, surmonté à la hauteur des tours, d'un pignon baroque aux élégantes volutes derrière lequel se profile un toit élevé également à quatre pans. Quarante-vingt fenêtres illuminent l'intérieur.

Sur le versant de la colline, du côté de l'Est, une tour carrée en briques, anglée de pierres, est peut-être un vestige du château défensif ancien, mais elle a été transformée en un élégant pavillon aux fenêtres à meneaux, au toit mansardé sommé d'une grande girouette, aux portes



Le château de Dongelberg (1901).



Eglise et panorama de Brussegem (17 juillet 1895).

blanches à montants de pierres. Une tourelle primitive y est accolée.

Il est urgent que ce beau château et cette « tour », porteurs d'une histoire longue de plus de quatre siècles, soient restaurés et retrouvent leur splendeur d'antan que les autorités responsables ont laissé aller à vau-l'eau.

Eglise et panorama de Brussegem

Ce paysage est caractéristique du Brabant flamand doucement vallonné et encore largement rural.

Le toponyme de Brussegem s'apparente à celui de Bruxelles : « Bruoc » et « Heim » signifiant « habitat dans un marais », quoique celui-ci ait disparu depuis longtemps en tant que tel du moins. A l'heure actuelle, la terre y est fertile et le paysage dominé par l'église, élevée sur un tertre comme la plupart des églises brabançonnaises. Celle-ci, bien restaurée en 1978, construite en pierre de grès et de sable, présente une belle tour en gothique primaire, terminée par une flèche hexagonale. La voussure extérieure du portail d'entrée retombe sur deux consoles à têtes d'anges. Le transept est peu marqué, mais le chœur éclairé par cinq vitraux lancéolés qui ont été abaissés; le Christ en croix se trouve encore au chevet. A l'intérieur, les nefs centrale et latérales, de trois travées, en briques rehaussées de pierres blanches, ont belle allure.

A l'arrière-plan, la maison blanche servit de maison communale jusqu'à la fusion de Brussegem avec Merchtem, mais elle n'a pas changé d'aspect sinon de destination. Du côté droit, on ne peut que deviner le toit de la cure, datant du XVIII^e siècle, simple et blanche également. A l'avant-plan, il n'y a plus de champ mais

une prairie et bien visible, la grange en briques à la porte charretière, ornée, à droite, d'une « kapelleke » contenant une petite statue de la sainte Vierge. L'écurie et la porcherie dans le fond ont été remplacées et il y a davantage de maisons qu'autrefois. Dernière la grange, un verger descend en pente douce.

Brussegem est demeuré un village à la fois actif et paisible où la population vit mieux qu'autrefois mais n'en est pas moins accueillante.

Le château de Dongelberg

Les Dongelberg (Dongelberghe) font partie des plus anciennes familles du Brabant connues dès le XI^e siècle et ils sont, comme les Bierbais (Bierbeek), le plus souvent qualifiés de « nobles ». En 1107, Rodolphe est donateur de grands biens à l'abbaye bénédictine d'Affligem. Ses descendants se succéderont à Dongelberg même en ligne masculine ou féminine jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

En 1303, le duc Jean II donna la seigneurie de Dongelberg à son frère consanguin, Jean Meeuwe, fils naturel de Jean I^{er}. Le petit-fils de Jean Meeuwe fut un des signataires de la charte de Cortenberg en 1312. Un siècle plus tard, le chevalier Louis appelé de Dongelberg, sans enfant légitime, laissa sa seigneurie brabançonne en 1470 à sa fille naturelle, Jeanne, femme de Jean « del » ou « de la Malaise » dont une descendante Françoise s'allia à Guillaume d'Argenteau, sire d'Esneux. La seigneurie, vendue en 1659, revint à un héritier direct en ligne masculine de Jean Meeuwe, Jacques-Philippe de Dongelberg qui obtint le titre de baron et releva le château de ses ruines. Son fils, Philippe-Adrien,

reçut le titre de comte de Dongelberg en 1692 pour sa courageuse conduite dans les guerres contre Louis XIV; il eut beaucoup d'enfants de sa femme, Marguerite de Berlaymont; son fils aîné, Philippe-Florent, épousa en 1705, en présence de l'abbesse et du chapitre de Nivelles, la chanoinesse Marie-Angélique de Trazegnies. Leur fille Béatrice fit pour la seconde fois passer la seigneurie de Dongelberg dans la famille d'Argenteau par son mariage avec Philippe-Louis, comte d'Argenteau Ochain. Leurs descendants vendirent le château en 1835 au baron Joseph-Louis Osy de Zegwaert (1794-1862) d'une famille d'origine française établie à Rotterdam au XVI^e siècle où elle fonda une banque de renommée internationale et acquit les seigneuries de Wychem (province de Gueldre au sud de Nimègue) et de Zegwaert (commune de Soetermeer à l'est de La Haye). Le baron Osy fit faire de grands travaux à Dongelberg que son fils Yvan-Marie (1827-1901) amplifia encore en reconstruisant le château en style « Belle Epoque » comme son neveu, Edouard-Joseph (1832-1900) au château d'Hoogboom au nord d'Anvers, et plusieurs autres à la fin du XIX^e siècle.

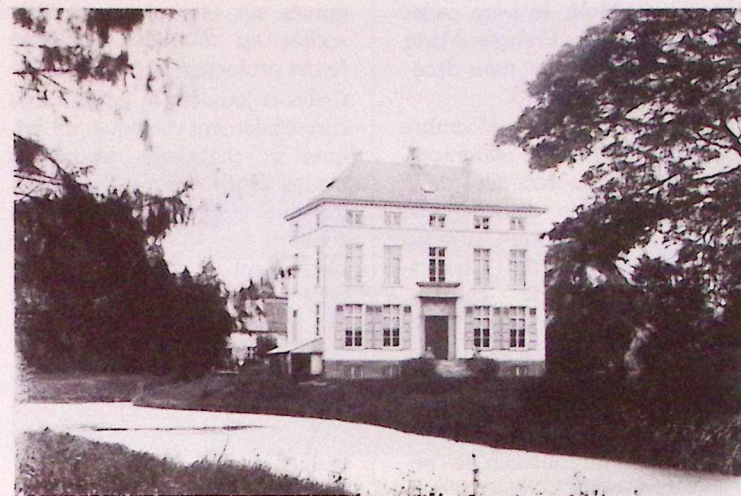
L'architecte français, Parent, déploya avec exubérance à Dongelberg le style Renaissance Louis XIII. Le corps de logis, flanqué à chaque extrémité d'une tour en poivrière, présente au centre un pavillon qui fait saillie et auquel on accède par un majestueux perron à dix marches. Les nombreuses fenêtres sont soit en anse de panier, soit carrées et ornées d'un petit fronton triangulaire. La décoration des tours latérales rondes continue celle du corps de logis. L'ancien donjon carré est encastré

Vue rapprochée du château de Zittard à Bekkerzeel (18 mai 1898).

près de la tour nord et a conservé ses anciennes embrasures. Ce château, bâti en briques et pierres de grès des carrières voisines, avec ses grands toits d'ardoises, ses cheminées, ses tourelles, produit un bel effet au détour d'un chemin boisé et précédé d'une vaste prairie limitée par le bois de Surbelle. Les héritiers d'Yvan Osy le vendirent à l'Œuvre Nationale de l'Enfance (O.N.E.) qui le garda jusqu'en 1979. Le château, abandonné pendant quelques années, vient d'être acheté par la « Coopérative du Centre culturel » qui va le restaurer et le louer au « Centre International de rencontres de l'Opus L^e ». C'est un endroit idéal, à l'écart du monde, propice à de nombreux contacts dans la solitude et l'isolement.

Le château de Zittard à Bekkerzeel

Ce château, anciennement dénommé « l'Hof ter Zittert » (Zittart), fut d'abord l'apanage



d'une famille locale dont un membre, Jan Vanderzittert est cité dans le livre censal du chapitre d'Anderlecht en 1326. Entouré de douves et d'un parc d'environ 9 journaux (environ 2 ha), clôturé d'un mur, « l'Hof » eut plusieurs propriétaires successifs jusqu'à son achat, en 1648, par le curé de Bekkerzeel, Gilles Beydaels, d'une famille probablement originaire de Bruxelles qui exerça soit le métier de cuvelier dont son second patronyme, dit « de Cuypere », témoigne, soit celui de brasseur

ou de mercier. Le curé, fils de Gilles, brasseur, et de Barbara de Moor, dut soutenir un procès contre les derniers propriétaires de Zittard, les van Craesbeeck, et ne fut l'acquéreur définitif du « speelhuis » ou « maison de plaisance » qu'en 1658. Il la légua à son neveu, Jean-Baptiste Beydaels qui la fit reconstruire telle qu'on la voit encore. Le fils de ce dernier, Rupert (1683-1752), chapelain de Sainte-Gudule, acheta la seigneurie de Zittard, en 1731, distincte du château, et qui relevait de la cour féodale de Grand-Bigard. Un des neveux de Rupert, Jean-Baptiste Beydaels (1710-1768), époux de Jeanne Francolet, hérita de l'ensemble et le laissa à son fils aîné, Charles-Jean (1747-1811), dernier roi d'armes des Pays-Bas qui se réfugia en Autriche à l'approche des Français en 1794 avec les archives et collections de la « Chambre héraldique » dont une partie revint à Bruxelles après 1815 mais pas les trésors de la Toison d'Or. N'ayant pas eu de postérité de son mariage avec Denise

Vue de l'église et du château de Zittard à Bekkerzeel. A l'avant-plan, les enfants de Charles-Paul de Meulemeester, le châtelain de l'époque (18 mai 1898).



Genimi de Molé, le frère cadet de Charles-Jean, François-Marie prit Zittard en charge, mais décéda célibataire en 1818.

Au partage du 31 décembre 1819, la « maison de plaisance » fut attribuée aux trois filles de la baronne Nicolas Sanchez de Aguilar, née Jeanne-Catherine Beydaels, sœur de Charles-Jean. L'aînée de celles-ci, Catherine-Josèphe (1787-?), héritière de Zittard, avait épousé le 24 messidor an XI (13 juillet 1803), Jacques-Michel Wauters de Besterfeld (1760-1831) dont le fils Simon fut châtelain de l'ancien « Hof ». Ses héritiers le vendirent en 1897 à Charles-Paul de Meulemeester, époux de la baronne Isabelle de Viron, elle-même petite-fille de Jeanne-Josèphe de Aguilar, sœur de Catherine. Ainsi le château de Zittard resta-t-il par alliances dans les familles Beydaels, Sanchez de Aguilar, Wauters de Besterfeld et de Meulemeester jusqu'en 1956, année où il fut vendu à M. Odilon Vanderhaegen, industriel à Alost, et à sa femme.

Au fond d'un court chemin pierreux, on aperçoit la « maison de plaisance » qui mérite bien cette qualification, château classique blanc à la mode du XVIII^e siècle, d'un étage et soupente à cinq hautes fenêtres de façade lui donnant un aspect assez élevé tandis que les côtés, moins larges, actuellement recouverts de lierre, accentuent le caractère campagnard de l'habitation. De vieux arbres précèdent d'anciennes douves franchies par un pont à deux arches. A l'arrière, en été, les couleurs vives d'une roseraie égalaient la verdure environnante des prairies et bosquets. A gauche de l'entrée, un cygne et le millésime 1763 sont

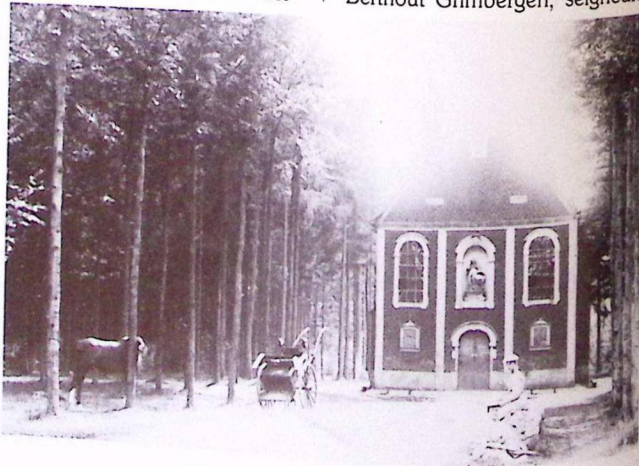
La chapelle du bois de Buggenhout (14 juillet 1894).

gravés sur une pierre en grès scellée au mur de l'ancienne ferme prolongée par des écuries. Celles-ci jouxtent le jardin de la cure également classique, en briques et chainages de pierres bleues. Sur les appuis de fenêtres, des géraniums mettent des couleurs vives. A l'arrière, une pierre tombale dans le mur rappelle le souvenir d'un enfant de Meulemeester (22 mai 1899-15 juillet 1899). En face, la ravissante petite église baroque a été rebâtie en 1764 par l'abbesse de Grand-Bigard, Arazola de Onate, qui en avait le patronat. Les photos, prises le 18 mai 1898, montrent d'une part, l'arrière du château et au fond, le profil de l'ancienne ferme à l'entrée; d'autre part, en oblique, l'arrière également, séparé de la jolie église par un épais massif d'arbres, un verger et une vaste prairie où deux groupes d'enfants de Meulemeester sont sagement disposés.

Ainsi « maison de plaisance », église et presbytère forment-ils un ensemble, caractéristique de l'Ancien Régime, plus que jamais séducteur de nos jours!

La Chapelle du bois de Buggenhout

A l'orée de ce qui était jadis la forêt de Buggenhout, entre Mer-



chtem et les environs de Termonde, c'est une chapelle mémoriale dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs, érigée à la mémoire de Jean de Rijcke, drossard de Brabant, victime, en 1504, de l'agression d'un sanglier sortant de la hêtraie sauvage. Agrandie en 1664-67 par Alexandre II, prince de Bourbonville-Buggenhout (1658) et les dons des villageois, elle fut restaurée en 1798 et est en bon état.

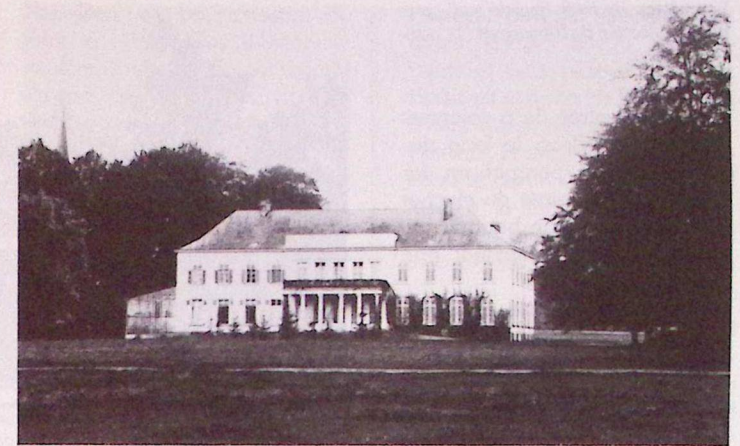
La façade principale est soutenue par deux simples pilastres en pierres au centre et aux angles entre lesquels se trouvent le portail et deux vitraux en plein cintre, à l'encadrement également en pierres, surmonté d'un larmier, ainsi que la niche contenant une « Pietà » en pierre polychrome, exécutée en 1667 par Philippe de Backer, de Bruxelles. Les façades latérales et le chœur, moins élevé que la nef, ont chacun deux vitraux en plein cintre. Le toit pointu à arêtes vives est orné des armoiries de la principauté de Buggenhout : « Le lion brabançon », sommé d'une couronne princière et du millésime 1667. Une tourelle (1764), sur des montants de pierres, est chargée au centre d'un sautoir qui rappelle peut-être les anciennes armoiries des Berthout Grimbergen, seigneurs

de Buggenhout aux XIII^e et XIV^e siècles. Le pourtour présente les Sept Douleurs de la Sainte Vierge » à commencer, à gauche, par la « Présentation de Jésus au Temple » et finissant, à droite, par « L'Ensevelissement du Christ ». Elles ont été réalisées en terre cuite en 1858 et restaurées depuis.

A l'intérieur, la voûte est décorée d'ornements floraux et de scènes évoquant la mort tragique de Jean de Rijcke. Le maître-autel baroque est surmonté de la statue en bois polychrome (XVII^e siècle) du Christ mort sur les genoux de sa mère au cœur transpercé et qui a été couronné, au nom de S.S. Paul VI, par M^r Van Peteghem, évêque de Gand, le 30 août 1964. A la fête de l'Assomption (15 août), on y célèbre l'Eucharistie en plein air. Depuis la photographie du 14 juillet 1894, la chapelle a été un peu dégagée pour faire place aux pèlerins qui ne peuvent s'en approcher qu'à pied, mais elle est toujours entourée de hêtres. On a donné leur nom au bois : « Buggenhout = Beuken Hout ». Les seigneurs du lieu appartenant à des familles puissantes : Grimbergen, Halewyn, Bourbonville le plus longtemps, et de Grimbergen qui servaient tant les Habsbourg que les rois de France ce qui leur valut souvent la confiscation de leurs domaines par leurs princes légitimes. Ils ne résidèrent d'ailleurs qu'un fort peu au château de Buggenhout déjà en ruines au XVIII^e siècle. Actuellement, le bois est la propriété de l'Etat belge.

Le château Crombez à Limelette

Cinq seigneuries se partagèrent jusqu'au XVII^e siècle le territoire de Limelette, cas typique de l'arrogio féodal sous l'Ancien



Régime; parmi elles, deux étaient les plus importantes, les trois autres se réduisant à quelques bonniers. Comme ailleurs, les premiers seigneurs portent le nom de leur localité sans qu'on sache sur quel territoire ils exercent leur dominité. Tous donnent des terres et dîmes aux églises et abbayes. Au XIV^e siècle, leurs descendants ont la juridiction sur la moitié la plus étendue, sauf « la haute justice qui est au duc », jusqu'en 1500. Par le mariage de Jeanne de Limelette avec Jean d'Ursel, la seigneurie entre dans la branche anversoise de cette maison qui s'éteignit en 1635 dans la personne de Charles, abbé, comte et seigneur de Gembloux. Marie d'Ursel (†1605) avait épousé en 1586, Jean Favelli, fils d'un échevin et médecin de Namur; leur fils aîné, Florent, succéda en août 1615 à son grand-père, Conrad d'Ursel, et vendit son héritage à Etienne Hulet-Nobili, dont Jeanne de Nobili épousa, en secondes noces, don Thomas Lopez de Ulloa, fils naturel et homonyme du seigneur de Limal et de Bierges (†1657). Elle-même, sans enfant, laissa ses biens à ses neveux d'Udekem de Guertchain, puis par retrait lignager à un autre membre de la famille, Philippe-Joseph van den

Le château de Limelette appartenant à Madame Crombez (9 août 1889).

Berghe, comte de Limminghe, baron de Limelette en 1775 et décédé en 1810. Sa femme vendit la terre de Limelette dont le château fut acquis, en 1853, par Mosselman du Chénoit, sénateur et industriel, puis par Georges Crombez (†1915) qui le légua à l'Etat belge, mais en 1919, il redevint la propriété d'Henri Crombez qui le transmit aux Hospices civils de Bruxelles en 1925. Un bombardement aérien d'avril 1944 l'anéantit complètement ainsi que le château Becquet dans le centre du village. Le dernier survivant des cinq châteaux, souvenirs des cinq seigneuries de jadis, celui de « Saint-Jean des Bois », bâti en 1877 en style composite, fut la proie d'un incendie qui le consuma entièrement en août 1975. Le château de Limelette datait du XVIII^e siècle et par son classicisme rappelait celui de Limal, également détruit en 1944. L'un et l'autre peints en blanc et n'ayant qu'un étage, ils étaient par leur longueur aptes à de somptueuses réceptions. La vue du 9 août 1889 montre l'arrière des châteaux; celui de Limelette, très symétrique, présente 12 fenêtres de façade et 6 de côté, un

Le château de Perk (façade sud), propriété du comte de Ribaucourt (1^{er} octobre 1888).

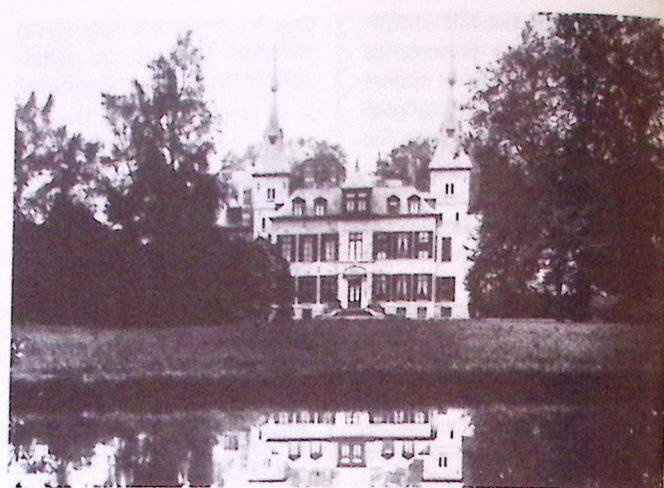
portique d'entrée de 6 colonnes soutient un balcon le long duquel court un parapet en fer forgé. La fine pointe du clocher de l'église sort d'un bouquet de grands arbres qui limitent une vaste prairie.

L'autre grande moitié de la seigneurie de Limelette appartient d'abord à une branche cadette de la précédente, puis, par mariage, à la maison de Glymes jusque vers 1641, année où elle fut réunie à la principale seigneurie.

Brèves considérations sociales

Au milieu de l'étude des seigneuries et châteaux, il serait injuste de n'étudier que leurs détenteurs en oubliant la grande majorité de la population, dont les classes sociales n'étaient pas interchangeables. A titre d'exemple, nous nous référons à l'analyse de M. Watelet, « Limelette. Dénombrement et rôle de capitation au XVIII^e siècle. Matériaux d'histoire sociale d'une communauté rurale brabançonne », in « Wavrensia », t. XXXIII, 1984, n° 5, p. 145-176.

Un village est une identité assez restreinte pour pouvoir être analysée d'une manière assez satis-



faisante mais toujours approximative, vu les lacunes et parfois les contradictions des sources. D'une manière schématique, on voit au bas de l'échelle sociale, la classe des « manouvriers » (« cossaeten » en flamand) qui travaillent chez les autres et n'ont qu'une mesure avec deux ou trois animaux; elle était la plus nombreuse à Limelette. Mais encore en-dessous de ceux-ci, il y a les marginaux : malades, personnes âgées, veuves qui dépendent de la « Table des Pauvres » = C.P.A.S. de l'Ancien Régime. Au centre de l'échelle, les artisans parmi lesquels les brasseurs, aubergistes – souvent les deux à la fois – et meuniers vivent souvent dans l'aisance. De même, les « laboureurs », propriétaires d'au moins trois

chevaux et d'une superficie arable de la moitié ou des 3/4 d'une charue de labour, correspondant à l'étendue de terre que celle-ci peut exploiter en une année; ils ont parfois la possibilité d'avoir servante(s) et valet(s). Au sommet de l'échelle, les riches propriétaires fonciers et les censiers (« pachters »), à la tête d'importantes exploitations agricoles qui embauchent des « manouvriers » ou « journaliers » et joignent à leurs revenus les privilèges attachés aux membres de l'échevinage local (« schepensbank »).

Il est difficile et très hasardeux de conclure d'une manière générale, mais sans se tromper, on peut dire qu'il y a trop de pauvres dans le monde rural d'Ancien Régime, mais que la situation s'est améliorée sous le règne plus paisible de Marie-Thérèse au XVIII^e siècle.

Le château de Perk

L'ancienne seigneurie de Perk, souvent réunie à celle d'Elewijt, appartenait vers 1180 à dame Lutgarde qui portait le nom du village comme la plupart des

Le château du baron Ferdinand de Blommaert de Soye à Bierges (6 août 1889).

premières familles seigneuriales locales. Elle épousa un des grands feudataires d'Henri I^{er}, duc de Brabant, Godefroid, seigneur de Schoten et de Breda (†1218). Par alliances successives, Perk passa à une dynastie de « ministeriales », les Wese-mael, remplissant à la Cour la charge de maréchal et de tutelle des enfants ducaux en cas de minorité, déjà seigneurs de Westerlo en Campine. Perk advint ensuite aux Bauterssem et, au XIV^e siècle, à Roger de Leefdael, conseiller des ducs Jean II et Jean III, et qui acheta de nombreuses seigneuries, mais les seuls fils qu'il avait eus de sa femme, Agnès de Clèves, n'eurent pas de postérité.

La famille d'origine flamande, qui s'appelait autrefois « van der Leerde » puis « Baronaige » (Baronage ou Bernage), fut seigneur de Perk et d'Elewijt jusqu'en 1526. Par le mariage de Marguerite de Baronage avec Frédéric de Marselaer, né à Anvers en 1584, Perk eut une nouvelle dynastie non plus féodale mais qui continua dans les fonctions publiques. Marselaer exerça de multiples charges à Bruxelles comme bourgmestre, échevin, trésorier, intendant du canal de l'Illebroek. Il reconstruisit le château en 1627 ainsi que des bâtiments dans le village; il entretenait des rapports amicaux et manistés avec Rubens, seigneur de Steen, son voisin à Elewijt. En 1659, Perk et Elewijt furent érigés en baronnie en sa faveur par Philippe IV, mais sa lignée s'éteignit déjà en 1718.

Par alliances féminines, Perk passa successivement aux della Helle d'Estaimpuis, van der Meulen, van Steenlant, Ribaucourt. Pendant la domination française (1794-1814), le château fut confisqué et acheté par un habitant de Melsbroek, devenu officier de

Napoléon et bourgmestre de Perk en 1813. Ses héritiers le vendirent en 1835 au comte Prosper de Ribaucourt, vicomte de Tervuren et Duisburg, qui retrouva ainsi le bien de son ancêtre, Charles-Henri. Les comtes Adolphe en 1887, Gaston en 1911 et actuellement Daniel et sa sœur Marguerite l'habitèrent successivement.

Une majestueuse avenue conduit au château qui manque un peu d'homogénéité dans sa grandeur. Quelques parties anciennes sont flanquées de plus récentes en pierres et briques ornées de tourelles, le tout précédé d'une vaste cour et des anciennes douves élargies en étangs d'une étendue de 7 ha. La façade arrière, au grand escalier central, est plus élégante et homogène.

Des bois profonds, coupés de prairies, forment un magnifique îlot de verdure dans cette région du Brabant flamand.

Le château de Bierges

Le plus ancien seigneur connu de Bierges est Siger de Wavre qui en 1209 donna solennellement à l'abbaye d'Affligem l'église de son domaine, en présence de chevaliers et de bourgeois de Wavre, et la renouvela à Louvain par l'offrande symbolique de la motte de terre et du rameau vert selon la coutume féodale toujours concrète. Un Henri de Bierges est encore cité dans une charte de 1218. Au XIV^e siècle, le seigneur de Bierges est Gilles de Quaderbe ou Querbs, conseiller ordinaire du duc Jean III, qui l'appela « son chier seigneur et cousin » et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Sa fille épousa Daniel de Crainhem, seigneur de Wemmel; leur héritière, Marie, s'unit à Renaud de

Bornival, puis par alliances féminines, Bierges advint au t'Se-raerts et vers 1456 à Louis de Blaesvelt et à son fils Philippe qui devint aussi seigneur de Limal. Dès lors, la seigneurie de Bierges suivit le destin de celle de Limal jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, après lequel son sort est inconnu jusqu'en 1889.

Y avait-il un château à Bierges? Tarlier et Wauters n'en parlent pas, alors qu'ils décrivent la plupart des autres. Ce n'est qu'en 1889, que le baron Ferdinand de Blommaert de Soye, d'origine française et propriétaire de terres dans le village, construisit le château en question, mais le revendit déjà à un M. May en 1895. A partir de cette date, la destinée du château fut fort variable. Revendu en 1919 à un marchand de bois qui coupa la plupart des arbres, et l'aliéna, en 1922, aux Merode de Rixensart qui le louèrent successivement aux Hardij de Beaulieu puis aux barons de Marcken de Merken (titre pontifical) lesquels auraient voulu l'acheter, mais en vain, et enfin à un Home de personnes âgées. Actuellement abandonné, il tombe en ruines.

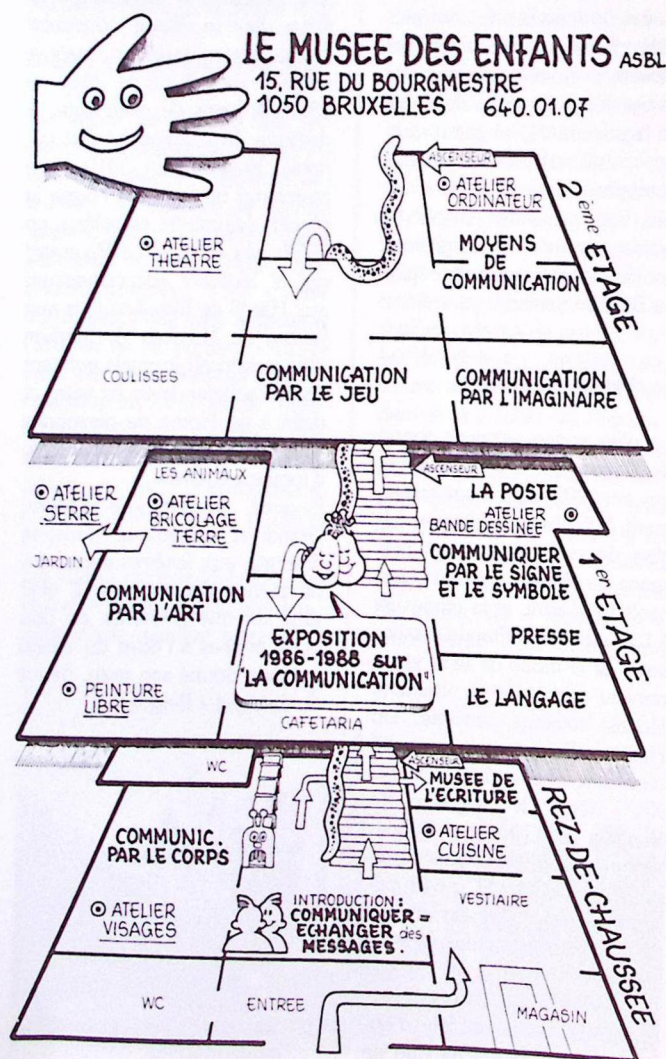
Il avait pourtant de l'allure. Grand et symétrique dans sa diversité, aux fenêtres encadrées de pierres discontinues, il était situé sur une éminence de bois et de prairies à l'écart du village qui lui a donné son nom, dérivé du flamand « Berg ».

(à suivre)

(2) Voir début dans « Brabant Tourisme » n° 6/1987.

Le Musée des Enfants

par Myriam LECHENE



Des silhouettes d'arbres, une forêt magique où pendent, silencieux, de petits manteaux, abandonnés au vestiaire comme toute cette restriction obligée sous la tutelle des « grands ». L'exubérance emprisonnée sort de son engourdissement. De turbulents chérubins ébranlent l'honorable demeure, ancien hôtel de maître, qui les accueille au Musée des Enfants. Un joyeux déluge se répand sous l'œil bienveillant des animateurs qui, discrètement, cherchent à guider ces anges polissons vers les différents ateliers. Malicieuse, l'instruction se pare d'attraits ludiques. Cancres et rebelles ne sauraient jamais assez se méfier.

Le Musée des Enfants, conçu pour les petits de 4 à 12 ans, illustre depuis l'année dernière, et cette année encore, le thème de la communication. Communiquer par le corps, la parole, l'écriture, l'art, le jeu, l'imaginaire. La communication chez les animaux. La communication à distance : téléphone, T.V., avion, ordinateur, fusée... Elle a fait reculer les frontières du savoir; elle a réduit l'espace entre nous et les autres. Notre époque vit dans un réel besoin d'échanges. Toutes les recherches de notre Humanité grandis-

La gastronomie : espéranto du gourmet.

sante sont en train de s'unir par le biais de la communication. Le Musée des Enfants nous fait faire un merveilleux périple dans cette prodigieuse aventure des temps présents.

Dès l'entrée, un immense téléphone noir donne à l'enfant l'illusion qu'il est devenu tout petit, un mignon schtroumpf qui peut se glisser partout. Le voilà qui s'engouffre dans le ventre sombre d'une chenille. Tendue de ras, tapissée de bouchons, de métal et de toile, la grande chenille tactile éveille chez l'enfant tout un monde de sensations.

Un sourire, un trait, une grimace... nous révèlent aux adultes. Le visage est le premier message de notre monde secret. Des portraits types, caricatures du genre humain sont proposés à l'enfant : le jovial, le grincheux, le cynique, l'indifférent... il les observe. Ensuite, vient un miroir. Que dit son visage ?



Toutes les informations et sensations qui viennent à nous sont décodées par le cerveau et la moelle épinière. Un tableau lumineux indique à l'enfant la zone qui entre en action lorsqu'il rit, qu'il parle ou qu'il se fâche... Les fleurs, les oiseaux, les cigales... toute la nature parle. La langue est un système de communication de plus en plus structuré en accord avec le degré de conscience. Comment les hom-

mes ont-ils appris à parler, à donner des noms aux choses. Hahtchi, aptchi, hakson, atchoum. En Chine, en Russie, au Japon et chez nous, les différentes manières d'interpréter un même son. A partir de cet exemple simple, l'enfant peut comprendre une des raisons de la multiplicité des langues.

L'écriture est le véhicule de la langue, sa projection dans l'espace et dans le temps. Papyrus, stèles gravées, cires, plumes d'oie, ces quelques objets marquent les étapes de sa longue histoire, depuis les premiers pictogrammes jusqu'à la formation de notre alphabet.

Langage universel aux mille tournures, la gastronomie, espéranto du gourmet, vaut bien tous les plaidoyers et les éloquences. Dans la cuisine, le dialogue s'enfaine jusqu'aux oreilles. Pour l'heure, rien que des marmittons. Enfouis sous leur tablier, les garçonnets se mijotent un cake à la confiture. Avis aux futures épouses !

Une activité fébrile s'empare du bureau de poste.





La communication par le toucher : la grande chenille tactile.

L'enfant s'identifie au rôle que lui dicte le vêtement. Mais ne voilà-t-il pas que quelque petit garnement, quelque hors-la-loi de l'imaginaire se mette à lancer un défi aux convenances. Fi de la société et de ses repères ! Ici un flic débrillé, perdu dans un immense ciré jaune, règle la circulation; là, un

A l'étage, dans l'atelier création, les couleurs chatoyantes viennent bouter la feuille blanche hors de son engourdissement. Balayée la tempérance. L'enfant communique avec son monde intérieur par le biais de l'art. Nouilles et spaghetti plantés dans de la plasticine font également de biens charmants personnages.

Une activité fébrile s'empare du bureau de poste. Tris, coups de tampons, service aux clients, les mini-postiers s'activent. Sacs de jute, guichet, plis postaux, casquettes, tout est au plus vrai.

Le costume est un signe. Du préfet de police au chef de gare, du facteur au curé, chaque fonction a son ordre et son élégance.

Où le rêve rejoint (presque) la réalité.



Communiquer par l'art.

Renseignements pratiques

Musée des Enfants, rue du Bourgmestre 15 à 1050 BRUXELLES. Tél. 02/640 01 07. Ouvert au public : les mercredis, samedis, dimanches de 14.30 h. à 17 h. Entrée : 130 F; 5 entrées : 500 F; 10 entrées : 800 F.

magistrat ne trouve rien de mieux qu'un casque de pompier pour couronner sa prestance.

Employé des postes, conducteur de tram, présentateur ou caméraman au J.T.... l'enfant se familiarise avec le monde de l'adulte. Il peut toucher, faire fonctionner. Il peut apprendre à composer un journal, utiliser un ordinateur, concevoir les rouages complexes d'une agence de voyage. Tout est à sa disposition.

Mais cette réalité de l'adulte n'est pas sa réalité, même s'il y entre par le jeu, même s'il y met ses propres conventions.

Tout là-haut, sous les toits, il y a la maison d'Hansel et Gretel, une tour, une forêt mystérieuse, la sorcière sur son balai. C'est au pays de nulle part, pays enchanté des fées et des elfes que l'enfant rencontre sa vraie dimension d'enfant. Rendons-le à son imaginaire, à cet univers sans frontière du rêve et de l'irréel.

La communication à distance.



Histoire de la dentelle de Bruxelles

par Anne MICHA

L'éclosion d'un art royal

Le prestige du centre dentellier de Bruxelles scintilla, dès le XVI^e siècle, au-dessus de toutes les cours royales et impériales européennes. L'ouvrière et le fabricant dentellier allèrent leurs talents respectifs pour donner naissance à une œuvre raffinée, vouée aujourd'hui à la disparition. Parviendra-t-on à raviver ce délicat métier de luxe?

Une robe de conte de fée pour l'impératrice Marie-Thérèse

Comme les reines et les princesses des contes de Charles Perrault, l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche a rougi de plaisir en ce beau jour de février 1744, lorsque ses bons et loyaux sujets des Etats de Flandre lui ont envoyé à Vienne, en respectueux hommage, une robe de dentelle sur fond de tissu rose. Notre bonne souveraine ne se sentit plus de joie tant, à l'instar de ses contemporains, elle raffolait des créations immatérielles nées des patientes mains de centaines de dentellières des Pays-Bas.

Le jardin extraordinaire de cette robe de 25.000 florins, orné de centaines d'espèces différentes de plantes, d'oiseaux et d'insectes était la réalisation admirable de génies artistiques, appartenant à plusieurs de nos centres dentelliers renommés, dont

Bruxelles. Effectivement, les ouvrières de cette ville n'avaient pas leur pareil pour fournir le réseau drochel (ou fond de dentelle) le plus fin, le plus régulier et le plus blanc, ni pour traduire avec plus d'éclat leur amour de la création divine, par le vol des insectes au-dessus des roses.

L'Impératrice qui, petite fille, s'était appliquée à des travaux féminins d'aiguille, sut apprécier la valeur de ce cadeau royal et commanda aussitôt au peintre Martin von Meytens, deux portraits officiels pour immortaliser Sa Majesté, vêtue de ses atours féériques. L'un de ces portraits, où « notre bonne fée » est représentée assise, trône à l'Hôtel de Ville de Gand où il fut envoyé en remerciement; l'autre, où Marie-Thérèse figure debout, nous fait admirer toute l'ampleur de la traîne de sa robe, orne les murs du palais de Schönbrunn. Heureusement que les deux témoins peints de cette délicate

merveille nous sont restés, car plus que tout autre, la dentelle est un art bâti sur l'éphémère : celui du fil le plus fin et le plus blanc et celui du va-et-vient capricieux de la mode. Peu de dentelles anciennes, hélas, ont survécu et, dans le cas de cette admirable réalisation, seuls quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous et sont exposés dans les musées à Vienne.

Bruxelles, berceau de cet art arachnéen soumis aux impératifs capricieux de la mode

Bruxelles, centre dentellier international au XVIII^e siècle? Incontestablement et même, cet art remonte plus haut dans le temps, puisque Venise, la France ainsi que la Flandre se disputèrent, dès le début du XV^e siècle, l'éveil à l'esprit de lingerie qui ouvrit à la dentelle une destinée princière. Ces régions – toutes

trois productrices de lin d'excellente qualité – parvinrent à l'élever au rang d'une grande industrie en exploitant les conditions économiques et sociales favorables au développement de ce luxe nouveau, fruit de la Renaissance.

En l'absence de documents commerciaux, techniques ou de pièces de dentelle d'époque conservés dans nos archives, penchons-nous sur les portraits peints à cette époque (1) et relisons les légendes illustrant l'histoire de ces matérialisations de la frange écumeuse des vagues, de laquelle l'imagination humaine fit naître Vénus. Ainsi, en Flandre, une humble fileuse brugeoise aurait pris comme modèle le travail merveilleux de « fils de la Vierge » tracé sur son tablier noir par une petite araignée diligente. Son fiancé, un jeune artisan sculpteur, lui aurait confectionné de petits fuseaux de bois pour empêcher ses fils trop fins de s'embrouiller. D'autres racontent qu'une femme de pêcheur, attendant son mari perdu en mer, créa la première dentelle en passant des fils entre les mailles d'un filet. En Italie, une pauvre fille de Venise aurait copié à l'aiguille une « dentelle de coail » que lui avait offerte son ancêtre. Dans la plupart des cas, le petit pécule ainsi amassé permettait à la femme de se marier ou de subvenir à ses besoins.

Bientôt, nobles dames et grands seigneurs ne se satisfaisaient plus des lourdes somptuosités vestimentaires du Moyen Âge, ni des broderies opaques de lin blanc sur fond blanc. La mode générale de la chemise y succéda, libérée de préoccupations d'hygiène et d'élégance. La passerie d'enterie de lin exécutée au métier trait de l'impératrice Marie-Thérèse, peint par von Meytens, représentant la souveraine dans sa somptueuse robe de dentelle.

tier ou aux fuseaux et décorant avec raffinement le bord du linge d'un galon confectionné à fil continu (2) apporta une solution plus rationnelle et plus pratique à son usage.

Cependant, la lingère brabançonne, passionnée depuis les splendeurs bourguignonnes par la fraîcheur éclatante et distinguée du beau linge ouvré, rechercha des effets plus hardis qui donnèrent peu à peu naissance à la dentelle. Lorsque la mode se mit aux dentelles des colerettes et des fraises, le passement s'y conforma et la nouvelle technique de maniement des fuseaux créa la dentelle à fils coupés et à pièces rapportées (3) afin de réaliser un bord plus largement arrondi et découpé. Dans nos régions, on appela ce travail « spellewerk » ou travail aux épingles.

Parallèlement à cette évolution, la brodeuse éclaircissait le tissu des chemises en tirant des fils et

en brodant des « points clairs » afin d'obtenir des formes géométriques ajourées composées de « points coupés » de plus en plus complexes. Au moment de l'apparition des dentelures, la dentellière à l'aiguille – dont l'activité désormais était née de la pratique du métier – exécuta les jolis motifs arrondis sur base du support d'un parchemin tracé (4). Elle joint ensuite chaque élément au bord du linge au moyen d'un point de raccroc.

L'émancipation de cet art neuf face à la broderie et à la passementerie se poursuivit tout au long du XVI^e siècle. Dès 1550, elle fera briller d'un renom éclatant la réputation de la Flandre, à l'aube nouvelle de l'histoire du costume. Jusqu'en 1540, la dentelle à l'aiguille ou aux fuseaux ornait discrètement un col ou un bord de manche. Mais, en 1549, elle envahissait l'ensemble de la civilisation, si bien que les autorités civiles promulguèrent les



premiers édits somptuaires afin de réfréner cet engouement excessif et les premières mesures de protectionnisme pour garantir l'activité de leurs centres dentelliers virent le jour.

Naissance d'une industrie basée sur l'entreprise de type capitaliste

La lingère flamande, à l'extraordinaire habileté de ses diligentes petites mains blanches, a bientôt besoin de l'envergure d'un entrepreneur capitaliste avisé pour arriver à créer la base d'une industrie dentellière, dont les conditions de travail resteront

inchangées pendant quatre siècles. Le fabricant avait pour tâche de coordonner l'œuvre en différentes étapes. Lui seul en palpitait la réalisation finale. En effet, il dessinait ou faisait dessiner les modèles par un peintre qui s'inspirait de « livres de patrons ». Ces premiers ouvrages de modèles de dentelle à l'aiguille furent publiés à Venise, tandis que ceux de dentelle aux fuseaux furent édités entre 1525 et 1540 à Anvers, chez Vosterman. Ensuite, le fabricant remettait le modèle qui passait alors entre les mains de différents intermédiaires. Les uns étaient chargés de se procurer le fil de lin auprès

des merciers; les autres divisaient le travail entre les ouvrières selon leur spécialisation avant de réunir harmonieusement chaque pièce détachée sur un fond d'une aérienne transparence. Les tâches de chaque ouvrière étaient réparties entre celles qui se faisaient aux fuseaux ou à l'aiguille, ensuite, chacune de ces catégories était morcelée à son tour à la manière de la théorie de la division du travail de Taylor. D'autres encore vendaient la marchandise dans les magasins à la mode ou écoulèrent dans les foires, grâce aux colporteurs, les stocks passés de mode.

La réussite de la pièce dépendait donc moins de l'ouvrière que du fabricant, dont le pivot du succès résidait dans le trinôme : dessin, mise en main du travail ainsi que centralisation de la fabrication. Pour ces raisons, la dentelle eut toujours une valeur exorbitante et elle fut vendue, à toutes les époques, à des prix extrêmement élevés. Vers 1550, Christophe Plantin et ses filles Martine et Catherine furent quelques-uns de ces entrepreneurs dynamiques pouvant brasser des affaires s'élevant à un volume de 12.000 ducats et fournir les cours européennes en produits « haut de gamme ». Christophe Plantin fit effectivement travailler des dentellières bruxelloises et brabançonnaises pour Pierre Gassen « lingier de Messieurs, frères du Roy ». La route royale de la dentelle fut ainsi tracée pour les quatre siècles à venir.

Chère ouvrière, petite abeille besogneuse et diligente

A l'autre extrémité de la chaîne, l'ouvrière n'était qu'une simple

Parchemin tracé illustrant la technique de la dentelle à l'aiguille.

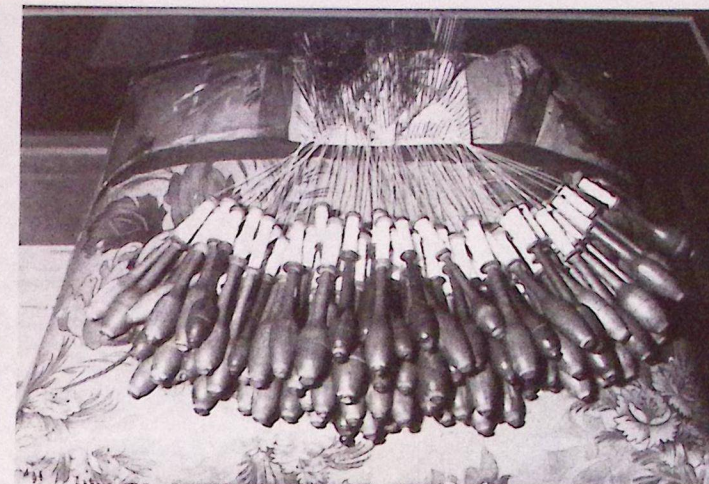
Coussin de dentellière et autres accessoires nécessaires à la réalisation de cet art arachnéen.

exécutrice, armée seulement de quelques connaissances techniques mises en valeur par une grande pratique d'un travail purement mécanique. Cependant, les femmes des campagnes flamandes du XVI^e siècle préféraient confectionner de la dentelle pendant dix à seize heures par jour plutôt que de travailler comme servante.

Des édits d'autorités communales sont là pour en témoigner. Le travail à domicile, par des femmes isolées ou assemblées, n'était pas parvenu à déraciner cette industrie de notre sol, dévasté, à ce moment, par les guerres civiles, politiques et religieuses et il a peut-être même contribué à sauver le pays de la ruine. L'ouvrière appartenait aux centres purement agricoles du pays flamand.

Au cours de l'évolution historique de cette industrie, nous constatons que le caractère aggloméré de sa population, ainsi que ses mœurs simples, son esprit d'initiative peu développé et son traditionalisme présentèrent des conditions très favorables à sa conservation et constituèrent une concurrence redoutable pour toute autre industrie, petite ou grande, accessible aux femmes.

Lorsqu'elle travaillait chez elle, comme ouvrière spécialisée ou non et, suivant les conditions économiques du moment, elle était exploitée par le facteur qui lui fournissait le modèle piqué, le fil et les moyens d'écouler sa marchandise. Elle œuvrait dans la chambre de famille, sur le pas de la porte, dans la campagne ou dans les rues des villages et des villes. Le facteur déterminait le montant de son salaire qui, comme tous ceux des métiers



féminins sous l'Ancien Régime, ne pouvait suffire décemment à sa subsistance. Différents éléments déterminaient la rétribution, dont le degré de spécialisation de l'ouvrière, la mode vestimentaire, les événements, comme les mariages et les naissances et l'honnêteté du facteur avec qui l'ouvrière ou l'atelier de dentelle se trouvaient en relation.

La dentellière, n'ayant que peu d'instruction et ne jouissant d'aucune protection juridique, s'est souvent sentie mal à l'aise face à la faconde de son facteur, cet être insaisissable qui servait de lien entre le grand nombre de courtiers placés entre l'ouvrière et l'acheteur. Ainsi, les facteurs s'enrichissaient-ils et étaient-ils considérés comme un mal nécessaire contre lequel les ouvrières ne faisaient rien pour se défendre.

Par contre, les ateliers de dentelle tenus par des ordres religieux garantissaient à l'ouvrière de meilleures conditions de travail. L'apprentissage s'effectuait généralement pendant six ans, à raison de sept à dix heures de travail par jour, à partir de l'âge de six ou huit ans. Des leçons d'écriture, de lecture et de calcul entrecoupaient les longues sta-

tions d'immobilité forcée des enfants. Une discipline d'économie et de propreté était rigoureusement appliquée afin d'obtenir des produits très appréciés pour leur beauté technique et leur blancheur éclatante. Les ateliers de dentelle appartenant à une congrégation servaient très souvent d'intermédiaires et travaillaient pour un fabricant. Le bénéfice de la vente des pièces réalisées par les ouvrières était reconverti en avantages en nature (fil, chauffage, logement, apprentissage, etc.). Jusqu'au XIX^e siècle, ils étaient à peu près les seuls à perpétuer la tradition de la belle dentelle à l'aiguille. Les ouvrières dentellières y effectuaient alors un apprentissage fort long, avant de devenir ouvrière vers l'âge de vingt ans.

Les écoles laïques poursuivaient le même but mais ne connaissaient pas la même stabilité d'existence et, si elles ne disposaient pas d'un très bon maître d'atelier, elles disparaissaient rapidement.

Les dentellières réalisaient leur patient travail sur un métier ou carreau, aux formes différentes selon les régions et les pays. Le modèle y était piqué au moyen d'aiguilles, en cuivre ou en laiton, plus ou moins fines selon la



Dentelle aux fuseaux de l'époque Louis XIV où le fond de mailles donne beaucoup de relief à la composition de cette garniture de bain.

grosseur du fil utilisé.

Celui-ci était enroulé autour des fuseaux, toujours en nombre pair, qui avaient des formes diverses parfois rustiques, parfois très raffinées.

Pour travailler la dentelle à l'aiguille, on utilisait un velin ou un parchemin de couleur verte ou bleue pour éviter la fatigue des yeux. Le matériel et la matière d'œuvre se composaient uniquement d'aiguilles extrêmement fines et de fil de lin.

Partout, les dentellières se servaient d'une boule de veillée pour diffuser la lumière pendant les longues soirées de travail. C'était une bouteille de verre très fin, plus ou moins grande, mais toujours très renflée. Elle était remplie d'eau de pluie et une lampe à huile ou une chandelle était placée derrière, pour faire office de lentille (5).

Arrivées à la cinquantaine de leur âge, les dentellières devenaient souvent aveugles et difformes à cause de leurs stations courbées sur le carreau. Elles étaient également atteintes de diverses maladies respiratoires. En effet, elles se réunissaient pour travailler dans les caves humides des habitations afin d'assurer au fil une meilleure résistance et de lui garder une blancheur irréprochable, entretenue au moyen de sels de plomb ou de blanc de céruse. Beaucoup de ces femmes terminaient leur vie dans les hospices ou devenaient mendiants. Les dentellières n'ont jamais fait partie juridiquement d'un métier organisé. Aussi, ne pouvaient-elles pas bénéficier, au soir de leur vie de labeur, des secours accordés par l'entraide sociale et financière du Métier.

Les malheurs, suivant la sagesse populaire, sont moins ressentis lorsqu'on chante. Certaines chansons traditionnelles ont été adaptées afin de suivre la cadence de travail des fuseaux et du déplacement des aiguilles sur le piquoir. Les « telligen » ou « telliederen » étaient entonnées sur un ton unique, très proche de celui d'une mélodie monodique. Elles racontaient la vie des saints, des chevaliers et des protagonistes du Nouveau Testament.

Certaines de ces chansons (Sint Gregorekens) étaient dédiées à

saint Grégoire, saint patron des dentellières, fêté le 9 mai.

Quelques jours plutôt, les dentellières offraient des épingles à la Vierge pour obtenir d'elle du beau temps. En outre, à Bruxelles, elles formaient un cortège le premier dimanche de septembre à la rue de Schaerbeek d'où elles allaient à pied et en grand habit de dentelles jusqu'à Notre-Dame de Halle pour offrir en grande pompe, après la messe, un manteau à la Vierge. Une aubade de fanfare ponctuait chaque halte dans une église établie sur le parcours. Le 4 août, elles allaient

également implorer Notre-Dame des Neiges de conserver leur ouvrage bien blanc.

La dentelle fut pour les femmes du peuple une façon valorisante de résoudre leurs soucis financiers, la bourgeoise et la noble comme aimaient également les dévots travaux d'aiguille, afin d'occuper leurs mains et leur esprit libérés des corvées ménagères. Aussi, ces femmes, de par leur éducation, étaient-elles particulièrement capables de juger de la valeur du travail des classes laborieuses venant élargir les possibilités d'offre du marché.

En 1599, pour l'archiduchesse Isabelle, le plus beau de nos Ommegangs brabançons

Tout comme l'impératrice Marie-Thérèse, l'archiduchesse Isabelle, toute jeune épousée de son cousin Albert et grande admiratrice de beaux tissus, a dû apercevoir avec émerveillement la présence d'un couvre-pied (6) parmi les cadeaux de la corbeille offerte par les Etats de Brabant lors de la Joyeuse Entrée de nos souverains.

C'est le témoin d'un art récent chez nous, composé de cent et vingt tableaux et d'une bordure de personnages possédait déjà tous ces caractères que l'on trouvera plus tard dans la dentelle exécutée en Brabant. Ce sont des effets de haut relief, dans l'aspect ouïllonné des manches et épaisseur des fraises.

La deuxième caractéristique se révèle dans la prédilection pour les sujets à personnages, soit historiques, tels les couples des archiducs et ceux de leurs ancêtres français, espagnols ou autrichiens, soit de personnages légendaires comme les sibylles, les vertus, les cinq sens et les représentations de nos Ommegangs brabançons, ou bien encore de

personnages religieux qu'ils représentent, tels les saints patrons des gildes ou les figures de l'Ancien ou du Nouveau Testament. De tous temps, les Brabançons ont extériorisé un goût prononcé pour toutes les manifestations du pittoresque des différents accessoires, tels les animaux fabuleux et l'éléphant, le cœur ardent, symbole du mariage, les fleurs, etc.

Enfin, comme dernière caractéristique, nous retrouvons la souplesse de la technique dite à pièces rapportées, qui permet, par la multiplicité des interventions anonymes, de réaliser très rapidement de grandes pièces où le fabricant met en valeur son sens esthétique, tout en veillant à l'unité parfaite de l'ensemble. C'est un véritable chef-d'œuvre brabançon d'ingéniosité où s'épanouissent une richesse d'invention inouïe et une liberté prodigieuse d'interprétation des sources d'inspiration flamandes et italiennes appliquées à un métier neuf.

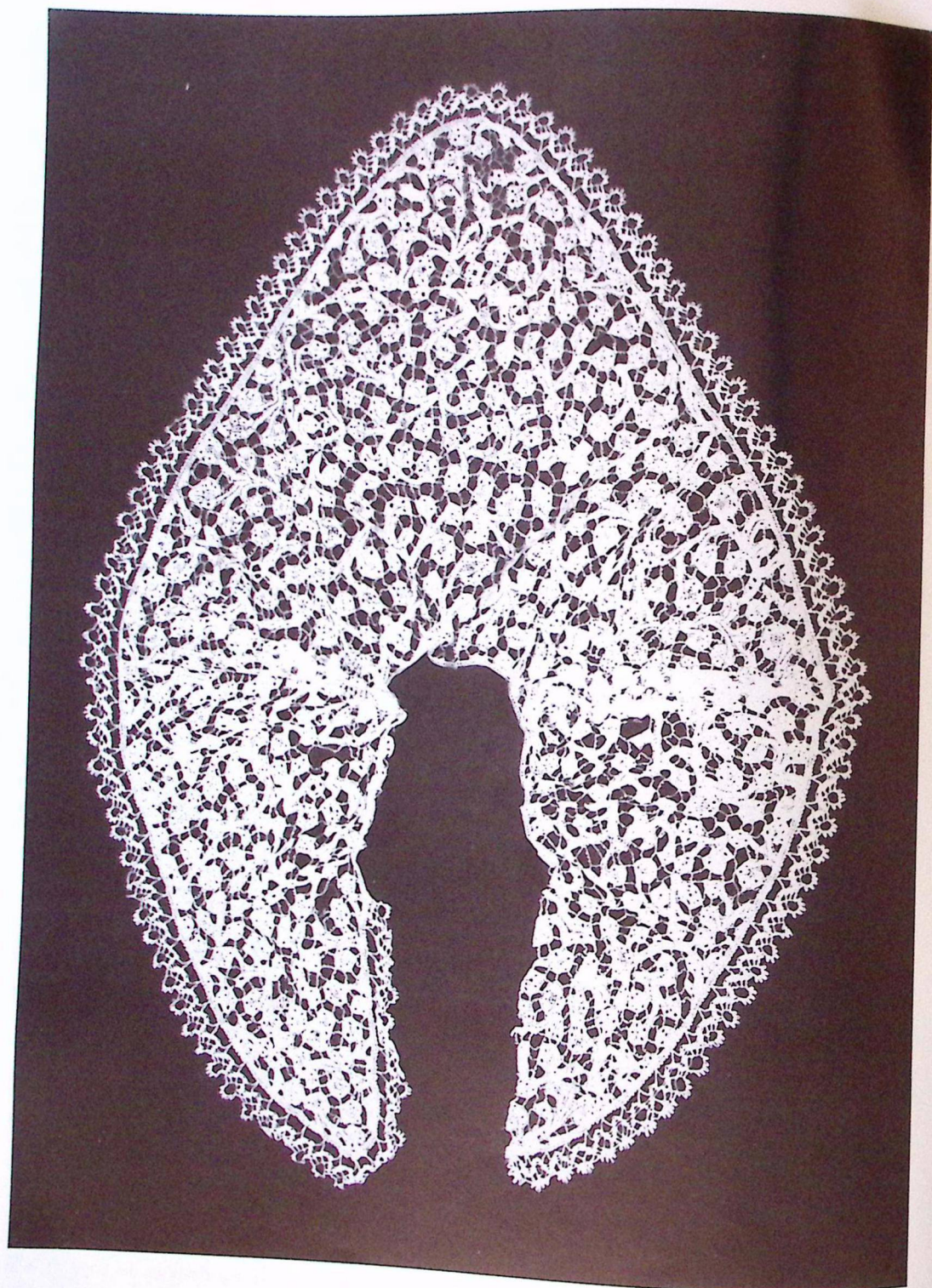
A l'aube du XVII^e siècle, la dentelle, produit prohibé, devint étalon de la richesse et de l'élégance

La dentelle, produit d'un labeur infatigable, fruit de recherches techniques ingénieuses, fut, dès lors, l'objet d'un commerce étendu et une source d'incalculables richesses, grâce à l'engouement des grands souverains de l'époque et de leur cour. Vers 1625-1630, l'aspect léger et linéaire des passements est remplacé par un effet plus vigoureux opposant des blancs opaques aux tonalités sombres des vêtements de soie ou de velours ou de l'éclat amorti de l'armure. La dentelle s'adapta parfaitement aux grands cols plats de cette mode vestimentaire mi-somp-

tueuse, mi-virile du « cavalier » Louis XIII. Ensuite, les silhouettes se modifièrent et la cour galante du jeune Louis XIV raffola d'un flot seyant de dentelles, à la fois retenu et allègre avec un parfum d'exquise féminité ou de virilité de coq ébouriffé. Les dentelles plus que jamais sont à l'honneur et la concurrence sera vive entre les grands pays producteurs. Vers 1660, les « points de Venise » à l'aiguille furent si beaux qu'ils éclipsèrent pour un temps la vogue des autres dentelles. La France et la Flandre relevèrent rapidement le défi, et l'on vit à nouveau leurs produits garnir plus sagement les gestes d'une cour subissant le goût du roi vieillissant. Matière et dessin se figèrent en devenant plus fastueux et plus pesants pour respecter une étiquette de plus en plus rigoureuse et austère.

Dans nos contrées, le XVII^e siècle représenta pour la dentelle aux fuseaux la période la plus féconde en inventions artistiques et techniques pour des ouvrages connus, à partir de 1630, sous le nom générique de « dentelle de Flandre ». Cette dentelle jouissait à l'étranger, comme nous le dit Henri Pirenne, d'une faveur légitime, non seulement à cause de sa beauté irréprochable mais aussi pour la modération de son prix. Les tableaux de Franz Hals et d'Antoine Van Dyck témoignent, aujourd'hui encore, du goût de toute personne, disposant de quelque aisance matérielle, pour des cols et des manchettes dont les motifs décoratifs évoluèrent vers une composition continue.

Cet engouement fut si total que les autorités françaises, puis anglaises, promulguèrent de nombreux édits somptuaires spécialement destinés au linge et à la décoration. En France, la pre-



mière ordonnance relative à la dentelle date de 1629. Comme toutes celles qui suivirent, rééditées à peu près dans les mêmes termes, à une cadence dont la répétition prouvait l'inefficacité, elle défendit tout ornement de linge et en fixa la valeur maximum.

A cette défense s'en ajouta évidemment une autre : celle de vendre ou de faire venir des marchandises du dehors.

Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, pour apaiser les esprits, Bruxelles débaptisa les dentelles réalisées dans ses ateliers pour les désigner sous le vocable de « dentelle d'Angleterre ». Cette appellation, tout en sauvant les apparences, ne dupait personne et finit par prévaloir en France, en Angleterre et à Bruxelles même. Les autorités civiles tentèrent pourtant de renforcer encore leurs mesures protectionnistes en instituant divers droits de douane élevés. Mais la fraude de cette marchandise, facile à passer parce que de petit volume et parce qu'argument de prix à la vénalité de certains fermiers généraux, sera constante tout au long de l'histoire commerciale de ce produit de luxe.

**Notre Art de la dentelle
était si apprécié
que les pays étrangers
tentèrent de s'accaparer
de nos dentellières**

Louis XIV essaya, sur le conseil de Colbert, d'attirer des ouvrières vénitiennes et flamandes vers les ateliers français. Ses efforts restèrent vains. En effet, les ouvrières, dépourvues de tout sens artistique et créatif, ne pou-

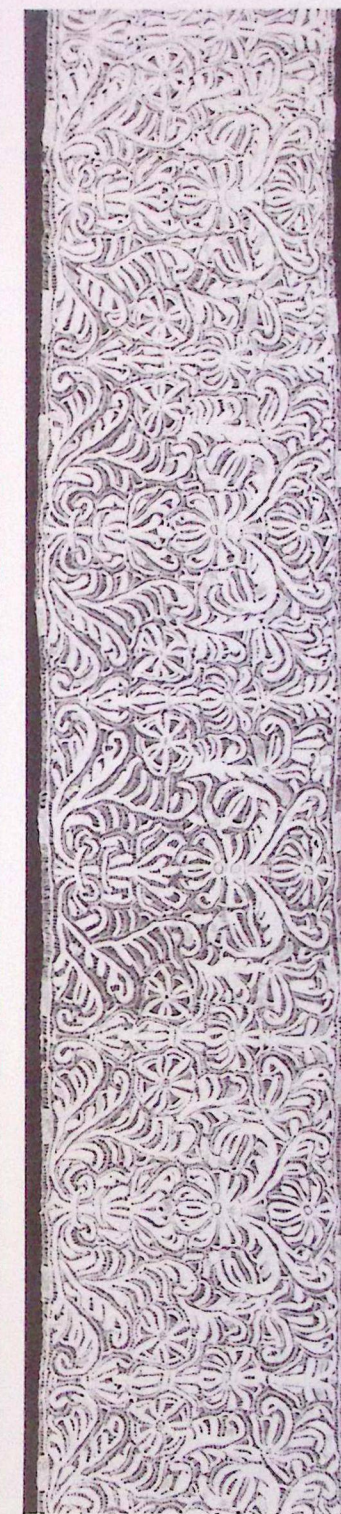
Col en « dentelle de Flandre » aux fuseaux et à pièces rapportées de la fin du XVII^e siècle dont la finesse et l'élégance ravissaient toute l'Europe.

Volant en « dentelle de Flandre » à l'aiguille (vers 1660).

vaient assumer, sans aide, la charge des fabricants. D'autre part, ceux-ci, installés en France, n'eurent pas l'envergure nécessaire pour organiser une industrie nouvelle ou bien, malgré les offres alléchantes, les Flamands refusèrent toujours de s'expatrier.

Finalement, Louis XIV créa, le 5 août 1665, les « Manufactures Royales des Poincts de France », établies à Alençon et à Argentan. Il décréta également que seul le « point de France » était désormais admis à paraître à la cour. Comme en témoignent les archives de la Ville de Bruxelles, le magistrat, très conscient de la valeur de cette industrie de luxe, légiféra en conséquence. Dès le 20 décembre 1698, il punissait les personnes responsables de l'exportation de la main-d'œuvre, tandis qu'auparavant, il avait stimulé le patriotisme des fabricants par d'autres mesures. Ainsi, en 1661, les maîtres dentelliers s'étaient affranchis du Métier des merciers, dont ils relevaient jusqu'alors. Les conséquences de cette disposition ne furent qu'heureuses : le commerce reprit de plus belle, l'apprentissage fut mieux adapté aux exigences de chacun des deux métiers, la dentelle devenait un métier bourgeois et indépendant centré seulement sur les activités de négoce et sur la vente du fil blanc nécessaire. En 1672, le cadre étroit de la corporation sauta pour faire place à celui, plus souple, d'une confrérie.

Vers le milieu du XVII^e siècle la somptuosité technique et ornementale jamais dépassée du point de Venise allait rapidement concurrencer la production de tous les centres dentelliers. Un



peu plus tard, les Flamands et les Bruxellois empruntèrent à Venise la formule décorative baroque du rinceau ininterrompu et, grâce à de véritables prouesses techniques, ils l'interprétèrent aux fuseaux de façon telle qu'ils finirent par détrôner leur rivale. Le succès en fut attribué à la façon de rendre par des effets picturaux l'aspect sculptural du gros point de Venise.

La dentelle devint un exquis camaïeu dont le dessin resta fort tributaire du goût français mais dont la technique offrit une variété inouïe de points de fantaisie. Le fond de brides fut fréquemment remplacé par un réseau d'une plus grande légèreté afin de nuancer et éclaircir la composition générale. Tout fut délié, capricieux, coulant dans ces beaux dessins qui parlèrent, sans accent, le plus pur langage de la France.

Ce type de dentelle – ainsi que les précédents – fut aussi le couronnement de la technique dite « dentelle à pièces rapportées » (7) dont les spécialistes s'accordent à attribuer, dès le milieu du XVII^e siècle, la réalisation parfaite à Bruxelles. Un des plus somptueux témoins de cette période fut le voile de la Vierge de Notre-Dame du Sablon. Il figurait la barque qui conduisit miraculeusement la statue de la Mère de Dieu soustraite au sanctuaire d'Anvers par Béatrice Soetkens. Un autre travail délicat représentait Notre-Dame des Sept Douleurs sur le voile de Bénédiction du Béguinage de Bruxelles.

La technique aux fuseaux acquit ainsi une suprématie incontestée tandis que la technique à l'aiguille restée, momentanément dans l'ombre, n'allait pas tarder à relever le défi du siècle suivant où les impératifs de la mode dictaient de nouvelles exigences capricieuses.

Notes

- (1) Par exemple, ceux réalisés par R. Van der Weyden et B. Van Orley et, plus tard, par P. Pourbus, Quentin Metsys et d'autres encore...
- (2) Dentelle à fil continu parce qu'exécutée avec un même nombre de fils par une seule dentellière. Cette technique produit des bandes plus ou moins étroites exigeant le maniement simultané de quelque 1.500 fuseaux.
- (3) Dentelle à fils coupés ou à pièces rapportées : les différentes parties de l'ornement sont exécutées séparément et sont ensuite jointes par accrochage de brides ou de mailles au bord droit du passement.
- (4) Trace : sur un parchemin complété de deux épaisseurs de toile, on dessine un motif qui est ensuite recouvert d'une mèche de fils fixée par des points formant embrasse. Après cette opération, la dentellière remplit les surfaces d'enjolivements appelées modes et brodes qui donneront du relief au dessin. Le travail achevé, on le libère de son support. L'emploi de tout petits points assure une technique ferme et serrée qui garantit la qualité de l'ouvrage. Cette façon de procéder permet également le travail simultané de plusieurs ouvrières.
- (5) La première utilisation de cet éclairage a été attribuée à saint Crépin qui se fatiguait les yeux à coudre les souliers à la lueur des chandelles.
- (6) Cet ouvrage prodigieux est une des plus admirables pièces de la remarquable collection de dentelles du Musée du Cinquantenaire.
- (7) Dentelle à pièces rapportées : technique compliquée qui requiert, pour l'exécution de grandes pièces, le concours de 4 à 10 ouvrières spécialisées et formées de telle sorte qu'aucune disparité n'apparaisse dans le travail achevé. Elle consiste à fabriquer à part les éléments décoratifs et à les joindre ensuite au moyen de brides ou d'un réseau.

Orientation bibliographique

FOURISCOT, Mick, La dentellière, Paris : Berger-Levrault, 1979, 101 p.
PAULIS, L., Pour connaître la dentelle, Anvers : de Nederlandsche Boekhandel, 1947.

PAULIS, L., Le passé de la dentelle belge : introduction à l'histoire de la dentelle en Belgique, Bruxelles : Fondation Universitaire : Musées Royaux d'Art et d'Histoire : Amis de la Dentelle, s.d.
RISSELIN-STEENEBRUGGEN, M., 1. Trois siècles de dentelle aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles : MRAH, 1980.
2. Qu'est-ce qu'une dentelle?, Bruxelles : MRAH, 1978.
3. Histoire de la dentelle de Bruxelles autrefois imitée sans l'égalier par des fabricants étrangers qui enlevaient nos ouvrières; in : Album de Bruxelles, n° 10, numéro spécial 1975-1976 des Cahiers Historiques, Bruxelles : Syndicat d'Initiative et de Promotion de Bruxelles.
4. La dentelle; in : Brabant, n° 10, octobre 1962, pp. 15-19.
5. La dentelle de Bruxelles; in : Brabant n° 3, mars 1957, pp. 5-8.
6. Le couvre-pied des Archiducs Albert et Isabelle; in : Bruxelles 55, n° 4, juillet-août 1955, pp. 49-51.
SMOLAER-MEYNART, A. et VINCKE, A., Dentelle de Bruxelles (catalogue du Musée de la dentelle), Bruxelles : Musée du costume et de la dentelle, 1982.
VAN BEVER, G., La dentelle, Bruxelles : Edition du Cercle d'art, 1945.
VERHAEGEN, Pierre, La dentelle belge, Bruxelles : Office de Publicité, Société belge de Librairies, 1912.

(à suivre)

La Route du Roman Pais (8)

par Yves BOYEN

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.

** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.



BOIS-SEIGNEUR-ISAAC (km 82,4)

A l'entrée de Bois-Seigneur-Isaac, nous longeons d'abord, à gauche, le long mur ceinturant le parc du château, puis, mais à droite cette fois, l'ancienne abbaye de Bois-Seigneur-Isaac (aujourd'hui prieuré), supprimée lors de la Révolution française et desservie, depuis 1903, par des Prémontrés venus de Mondaye (France) remplacés, en 1921, par ceux d'Averbode.

Le site de Bois-Seigneur-Isaac* (classé), constitué par le château et son parc, ainsi que par l'abbaye et la Chapelle du Saint-Sang, figure parmi les lieux les plus captivants de la région et mérite un arrêt prolongé. Le château est une ancienne demeure seigneuriale, autrefois ceinturée de douves. Vers 1720, le propriétaire de l'époque, M. de Belhomme fit transformer radicalement le château pour l'aménager au goût du jour.

D'autres aménagements eurent lieu dans les années 1760. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la construction, composée essentiellement d'un élégant corps de logis, que surmonte un sobre fronton, et de deux ailes à angles obtus, est d'une grande pureté de lignes. Le style classique domine ici, quoique déjà teinté, pour la partie centrale, d'influence Louis XVI. Du côté du parc subsiste une tour ronde à toit conique.

Le château de Bois-Seigneur-Isaac est une belle demeure seigneuriale où domine le style classique.

Prieuré de Bois-Seigneur-Isaac : la chapelle du Saint-Sang avec son magnifique maître-autel.

que, isolée aujourd'hui du bâtiment principal. Il s'agit d'une des tours d'enceinte qui garnissaient la forteresse primitive.

L'intérieur du château sert de réceptacle à plusieurs œuvres d'art. On y voit, notamment, un très bon portrait de l'Infante Isabelle, provenant de l'atelier d'Antoine Van Dyck, la maquette, en terre cuite, de la Mise au Tombeau, œuvre de Laurent Delvaux ornant le maître-autel de la Chapelle du Saint-Sang (voir infra), une statue, en bois de tilleul, intitulée la « Marchande d'Amours », une cheminée monumentale du XVI^e siècle, plusieurs tableaux (portraits, paysages, etc...), ainsi que des meubles Louis XIV, Louis XV et Empire.

Autour du château, des jardins à la française et un parc à l'anglaise, aménagés aux XVIII^e et XIX^e siècles, constituent un écrin de verdure du plus séduisant effet.

Vis-à-vis du château, la Chapelle du Saint-Sang est une construction toute simple de la fin du XVI^e siècle, ne comportant qu'une seule nef longue de 45 mètres et large de 10 mètres. Ce sanctuaire, coiffé d'un



clocheton effilé, s'achève sur un chevet à trois pans. Le plafond de la nef est orné de stucs d'une exécution soignée; ils sont datés de 1703. Le maître-autel, en marbre blanc, noir et gris, de style Louis XVI, est enrichi d'un bas-relief, en marbre blanc, figurant la Mise au Tombeau dans un voisinage d'anges adorateurs; ces sculptures, exécutées en 1750-1752, sont l'œuvre de Laurent Delvaux. Les peintures du chœur, évoquant en quatre scènes

Bois-Seigneur-Isaac : bâtiment d'entrée du prieuré desservi, de nos jours, par les Prémontrés d'Averbode.

le miracle du Saint-Sang, sont dues au pinceau de J. Crockaert (1777). Les trente-huit stalles du chœur constituent d'excellentes menuiseries (1770) traitées encore dans le goût Louis XV. Les confessionnaux, de style Louis XV également, sont d'une grande richesse ornementale. La partie méridionale du chœur abrite un beau monument funéraire, dédié à la mémoire des familles Snoy et d'Oppuers et Comet de Grez, qui sauvèrent la chapelle de la destruction, lors de la Révolution française.

L'ancienne sacristie* est le joyau de la chapelle. De style ogival, elle

date du XV^e siècle et se compose de deux travées portées par des colonnes, en pierre bleue, sans chapiteaux. La voûte est garnie de délicates nervures. La sacristie sert de réceptacle au splendide reliquaire* où est conservé le corporal imbibé du sang miraculeux qui, du 5 au 9 juin 1405, coula d'une hostie consacrée. C'est ce prodige qui fut à l'origine de la fondation de l'abbaye et du pèlerinage toujours très vivace de nos jours. La bulle d'authenticité de ce miracle est conservée dans les archives de l'abbaye. Le reliquaire proprement dit est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie de la fin des temps gothiques, caractérisé par sa décoration très riche et très fouillée. On peut encore voir, dans la sacristie, la pierre, en ardoise, provenant de l'autel où, suivant la tradition, eut lieu le miracle.

Quant aux bâtiments conventuels, ils ont été profondément remaniés au cours des siècles, après avoir été reconstruits après l'incendie, qui, en 1580, lors des guerres de religion, ravagea le monastère.

Le portail, qui a grande allure, est une production de style classique (1764). Le quartier abbatial est une imposante bâtisse, à deux niveaux, édifiée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le cloître est plus ancien; il date de 1613, mais a subi, depuis, diverses retouches.

L'ancienne ferme abbatiale, contiguë au couvent a énormément de caractère. Les constructions (XVIII^e siècle) sont, comme dans le plupart des grosses fermes du Brabant wallon, ordonnées autour d'une vaste cour intérieure. Deux tours carrées rythment les angles de cet ensemble en forme de U. Les écuries et les étables, d'une ampleur dépassant la moyenne, sont datées de 1765 et 1762.

Comme dit plus haut, des pèlerinages à la Chapelle du Saint-Sang ont lieu toute l'année, mais principalement le dimanche et le lundi de Pentecôte (exposition et vénération des reliques), ainsi que le deuxième dimanche de septembre, jour où se déroule la procession solennelle des reliques.

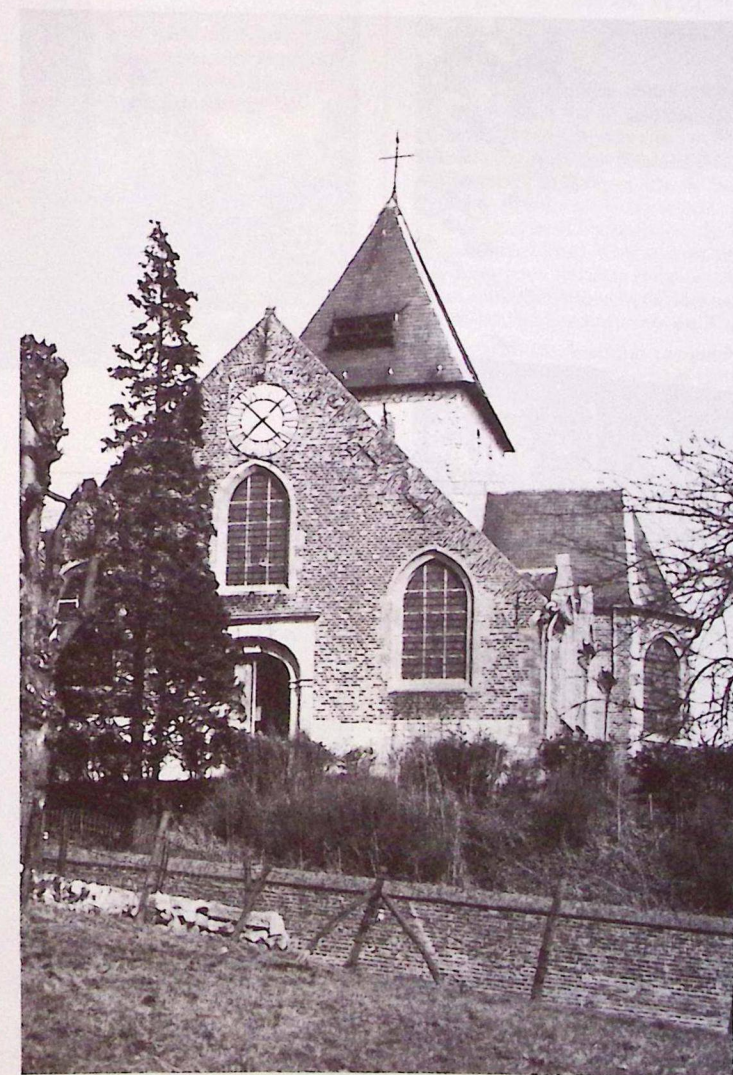
Nous reprenons notre itinéraire. Quelque 150 mètres plus loin, nous débouchons sur la chaussée de Hal à Nivelles dans laquelle nous nous

engageons à droite (direction Hal). Après avoir franchi le pont surplombant l'autoroute Bruxelles-Paris, nous versons à gauche et par le boulevard Piron, nous gagnons le centre du village de Haut-Ittre.

HAUT-ITTRE (km 85,5)

Rattaché de nos jours à la nouvelle entité d'Ittre, Haut-Ittre est un coquet village planté dans un cadre éminemment bucolique que frange le Ry Ternel, affluent de la Sennette. Le sol harmonieusement ondulé ajoute encore au charme de la

localité restée fidèle à ses origines agricoles comme en témoignent plusieurs fermes intéressantes dont celle de la Houssière, restaurée après la guerre 1914-1918, qui était déjà citée au XIV^e siècle, et la Ferme Mortier, très bel ensemble de constructions, en forme de quadrilatère, remontant à la première moitié du XVIII^e siècle et s'intégrant admirablement dans le paysage rural. Haut-Ittre possède un restaurant. Notre route longe d'abord la grange à la dime, plantée, à gauche, sur un petit tertre. Les origines de cette grange sont très anciennes, mais le bâtiment est pré-

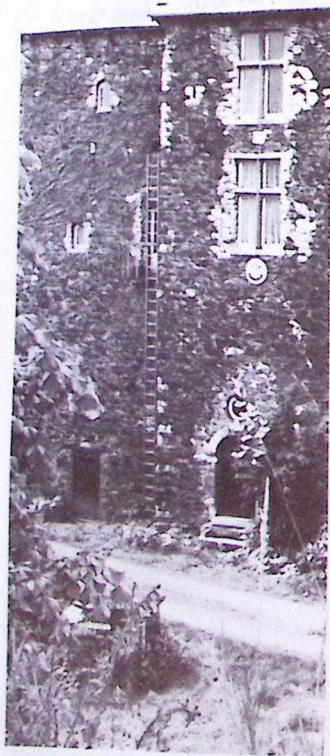


Ci-contre : Haut-Ittre : la pittoresque église Saint-Laurent.

Ci-contre : Ittre : l'église dédiée à saint Remy.

seulement dans un état déplorable. Avant de prendre, à droite, la rue Haute qui nous mènera à Ittre continuons tout droit (rue Basse). Une centaine de mètres plus loin se dresse l'église de Haut-Ittre, pittoresquement plantée sur une butte.

Dédiée à saint Laurent, l'église* de Haut-Ittre est un vénérable édifice d'origine romane, mais qui fut modifié et agrandi au cours des siècles. En forme de croix latine, il comporte trois nefs de deux travées donnant sur un chœur à chevet plat. La tour romane (XII^e siècle), qui coiffe la



croisée du transept et de la nef centrale, en est l'élément le plus intéressant. Massive et trapue, elle fut construite en grès de la région. La nef initialement romane a quelque peu perdu de son authenticité suite à l'adjonction, au XIV^e siècle, du bas-côté nord et du bras septentrional du transept, suivie de la construction, au XVII^e siècle, du bas-côté sud et de la façade occidentale du transept. Quant au chœur, il remonte au XIII^e siècle, mais a été

Virginal-Samme : la Tour d'Asquempont, une des tours de défense isolées qui protégeaient jadis les campagnes du Brabant wallon.

modifié dans le courant du XVII^e siècle. Malgré ce manque d'homogénéité, le sanctuaire a gardé un côté charmant auquel la tranquillité du lieu n'est pas étrangère.

Le mobilier contient quelques pièces dignes d'être mentionnées. Tout d'abord, une peinture sur bois (XVI^e siècle) figurant saint Jérôme méditant, puis, plusieurs statues en bois (XV^e et XVI^e siècles) dans la tradition gothique, l'autel majeur et la chaire de vérité baroques, enfin, la dalle funéraire gothique, en pierre bleue, du curé Jan Levassaux († 1500). L'église renferme encore de précieuses orfèvreries dont un reliquaire de saint Laurent, aux



inçons de Bruxelles (1642), mais, sur des raisons de sécurité, ces édes ne sont plus exposées dans leinctuaire.

près ce petit détour, reprenons notre circuit. La route, sinueuse et continue à souhait, suit le cours capricieux du Ry Ternel, offrant de belles échappées* sur le versant opposé du cours d'eau et la campagne environnante où champs et prairies servent de décor à quelques-unes des plus belles fermes de la région (ferme de la Motte qu'on découvre en contrebas, ferme de Schote et ferme de Gasbecq). Après 3 km environ, nous descendons dans la vallée du Ry Ternel, qui arrose le centre de la commune d'Ittre.

ITTRE (km 88,3)

Ravissante petite bourgade* au relief accidenté, arrosée par le Ry

Ternel, dont les versants assez escarpés (altitude : 78 mètres au seuil de l'église et 148 mètres aux abords du château de Baudemont), sont mouchetés, au nord, de bois de bouleaux et de sapinières et, au sud, de champs livrés depuis des siècles à la culture ainsi que de grasses prairies. La localité, jadis exclusivement agricole, si l'on excepte l'implantation de petites industries au XIX^e siècle, s'est découvert, au lendemain de la guerre 1940-1945, deux nouvelles vocations, la première d'ordre touristique, la seconde d'ordre urbanistique, suite au développement de l'habitat dans la région. A signaler, toutefois, qu'à la suite de l'extension des Forges de Clabecq (voir plus loin), une partie de leurs installations sont implantées sur le territoire d'Ittre sans que, pour autant, l'environnement en soit affecté.

Avec le développement du tourisme, Ittre est devenue un lieu de

séjour et de détente particulièrement tonique grâce à son atmosphère extrêmement salubre et vivifiante, un lieu de repos aussi, loin des grands axes routiers. En outre, et ceci ne gâte rien, le patrimoine architectural et artistique, sans être considérable, n'est nullement négligeable.

Plusieurs hôtels-restaurants, dont un spécialement équipé pour le tourisme d'affaires et pour l'organisation de séminaires, sont installés sur le territoire de la commune.

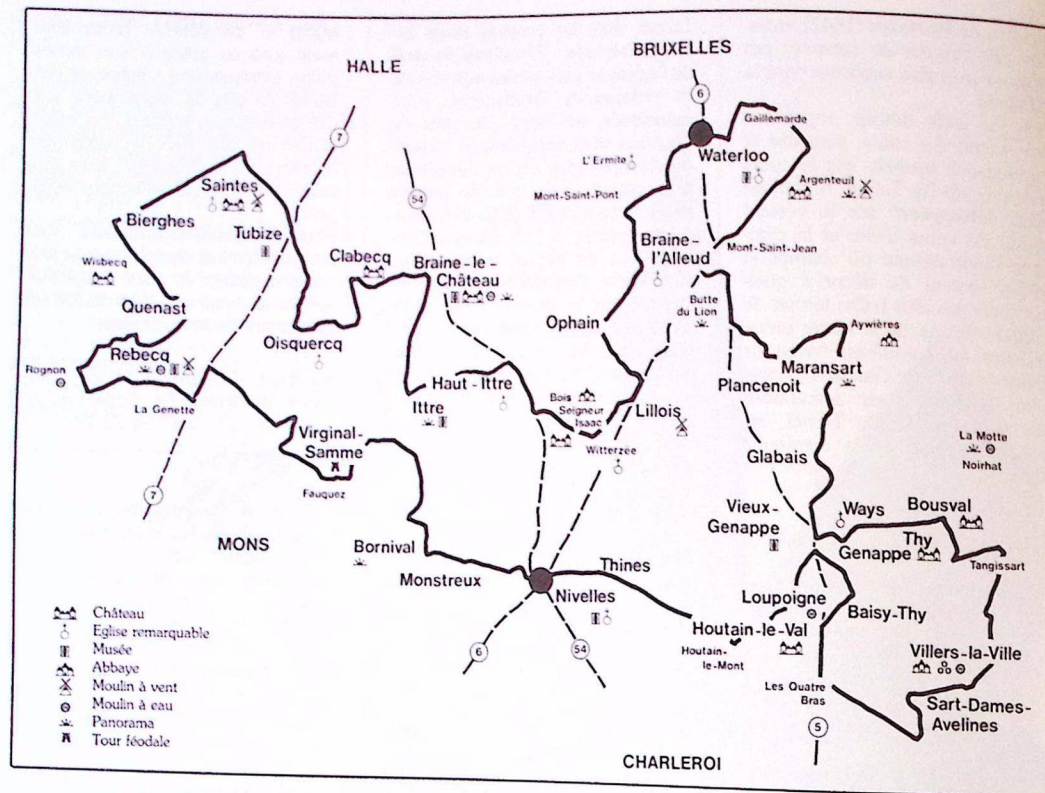
Syndicat d'Initiative et de Tourisme de Ittre : La Copenne, 4, 1460 Ittre, tél. : 067/64.73.72.

Quatre promenades pour piétons ont été balisées sur le territoire de la nouvelle entité communale : la Promenade du Bois des Nonnes (Virginal-Samme), la Promenade de Baudemont (Ittre), la Promenade de Piotte (Ittre) et la Promenade du Ry Ternel (Haut-Ittre). Ces quatre promenades sont décrites dans un dépliant remarquablement illustré vendu, en nos bureaux, au prix de 30 F.

Sur le plan du tourisme récréatif et de détente, Ittre dispose d'un centre équestre « La Cravache d'Or », d'un étang « Les Longs Prés » et des installations sportives en bordure du canal de Bruxelles à Charleroi permettant la pratique du ski nautique entre le Plan incliné de Ronquières et l'ancienne gare de Virginal, ainsi que de la voile, de la planche à voile et du yachting, sur le même plan d'eau, en amont de l'écluse F 5*. Signalons que cette écluse, construite lors de la mise au gabarit de 1.350 tonnes du canal de Bruxelles à Charleroi est un impressionnant ouvrage d'art d'une largeur utile de 12 mètres et d'une longueur de 90 mètres. Cette écluse est, avec ses 14 mètres de chute, la plus haute du pays. Une station de pompage et un grand bassin de décharge complètent cette réalisation spectaculaire. Pour visiter cet ouvrage d'art, qui est situé à l'écart de notre circuit, suivre, au départ d'Ittre, la rue de Virginal jusqu'au canal où l'on tourne à droite, à hauteur d'Asquempont. On longe, pendant 1 km environ, le canal. L'écluse est située au-delà des installations de l'International Yachting Club (8 km aller et retour au départ d'Ittre). Les



Ittre : sur le canal de Bruxelles à Charleroi, en amont de l'écluse F5 (visible dans le fond), les amateurs de sports nautiques disposent d'un magnifique plan d'eau pour se livrer à leur passe-temps favori.



touristes, qui effectueront le déplacement jusqu'à l'écluse F 5, pourront voir, au passage, près du pont d'Asquempont, une vieille tour d'origine moyenâgeuse, connue sous le nom de la **Tourette ou Tour d'Asquempont**. Cette construction en moellons est à rattacher aux autres tours de défense isolées, qui protégeaient jadis les campagnes du Brabant wallon contre d'éventuels envahisseurs ou bandes de brigands. Cette tour, restaurée voici quelques années, fait aujourd'hui partie de la chaîne d'établissements exploités par l'association « Les Amis de la Nature ». Au-delà du pont d'Asquempont, nous apercevons les nombreux ateliers abritant les **Papeteries de Virginal**, fondées en 1885 et succédant à la papeterie aménagée, en 1843, dans le vieux moulin de la Samme et qui forment, de nos jours, une des plus importantes et des plus florissantes fabriques de papier de Belgique.

Outre la préparation du papier et du carton, elles sont équipées pour assurer la transformation de ce papier, ainsi que le négoce de ces

articles transformés. La modernisation des installations permet aujourd'hui la fabrication de multiples fournitures de bureau. Retour à Ittre pour un petit « tour de ville ».

Les origines d'Ittre remontent certainement à la période gallo-romaine, bien qu'il ne subsiste plus aujourd'hui de traces tangibles. Toutefois, la localité n'est signalée dans les documents d'époque qu'à partir de 877. Relevons encore que Ittre fit d'abord partie du comté de Louvain avant d'être incorporé dans le duché de Brabant. Comme mentionné plus haut, le patrimoine culturel de la commune, bien qu'appauvri par la disparition du château fortifié de Fauquez (démantelé en 1827 et dont les fondations encore visibles ont été rasées, il y a une vingtaine d'années, pour permettre l'élargissement du canal de Bruxelles à Charleroi), de l'ancien château d'Ittre, démolé en 1865 et de l'église primitive, abattue pour cause de vétusté, vers 1895, comporte néanmoins quelques monuments et œuvres d'art estimables,

dont nous donnons une courte description ci-après.

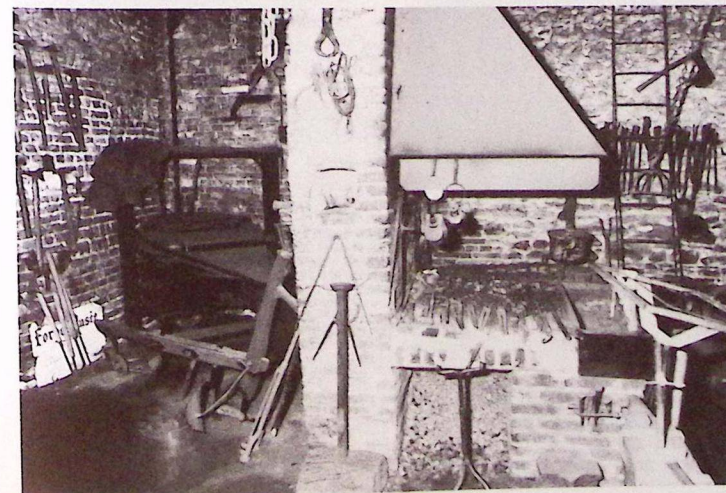
Signalons, au passage, le **nouveau château** (propriété privée) d'Ittre que nous apercevons, à droite, en entrant dans le centre de la commune. Planté au sommet d'un coteau, il s'agit d'un bâtiment sans grand caractère, édifié en 1886, au cœur d'un vaste parc en déclin où croissent diverses espèces arborescentes. Une centaine de mètres plus bas, nous arrivons à hauteur de l'**Eglise Saint-Remy**. Elle fut construite en 1896-1898, d'après les plans de l'architecte Léonard, qui opta pour un style apparenté au romano-ogival. A ce sanctuaire non dépourvu d'une certaine élégance est accolée une chapelle plus ancienne (1590), vestige de l'église précédente. Dans cette chapelle trône une **Sedes Sapientiae** du XIII^e siècle, en bois polychrome, invoquée sous le vocable de Notre-Dame d'Ittre contre divers maux notamment les calculs et les hernies.

Cette statue assez fortement restaurée provient de l'abbaye de Bois-Seigneur-Isaac, d'où elle fut appor-

Ittre : la Forge-Musée est installée dans une forge désaffectée remontant à 1701.

tée, en 1386, pour combattre une épidémie de peste qui ravageait le village. L'église abrite, en outre, de remarquables orfèvreries, dont la **châsse de sainte Lutgarde***, œuvre d'une qualité exceptionnelle, de forme rectangulaire, avec toit à double versant; cette châsse, en argent repoussé, fut façonnée, à Liège, en 1624; elle présente des scènes de la vie de la sainte fondatrice de l'abbaye d'Aywieres, dans un décor appartenant à la première Renaissance, teinté de réminiscences gothiques. Mentionnons encore un précieux reliquaire (XV^e siècle), en argent et argent doré, contenant une relique de la Sainte Croix et une superbe croix de procession, en argent, datant du XVII^e siècle. La sacristie conserve de riches ornements liturgiques provenant de l'ancienne abbaye d'Aywieres. A ce propos, il convient de préciser que les moniales d'Aywieres, après la fermeture de leur couvent en décembre 1796, s'installèrent, après plusieurs années d'errance, en 1806, au château de Fauquez où elles restèrent jusqu'à sa démolition, en 1827. Elles se retirèrent ensuite au château du centre du village. Elles avaient légué entre-temps à la paroisse d'Ittre tous les ornements liturgiques et objets du culte qu'elles avaient pu sauver en quittant Aywieres.

Manifestations religieuses et fol-



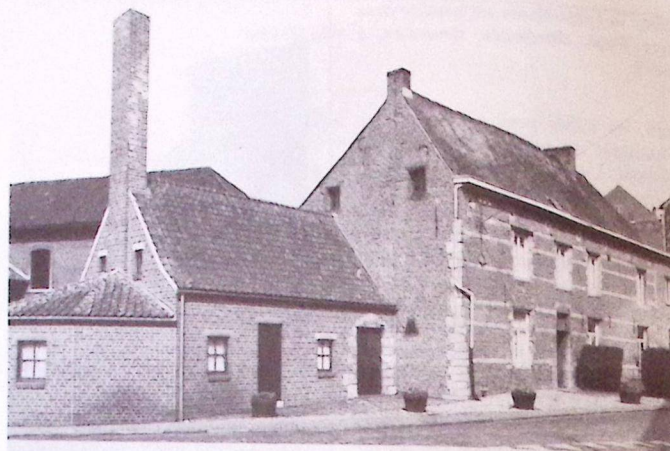
kloriques : Procession de Notre-Dame d'Ittre avec la participation de cavaliers, de la fanfare du village et des bannières locales (le 15 août). Légèrement en contrebas de l'église, au n° 11 de la rue Basse, la **Forge-Musée** installée, depuis 1959, dans une forge désaffectée remontant à 1701. Elle constitue une brillante illustration de musée à portée technique. On y trouve tout le matériel traditionnel du forgeron de jadis et, notamment, deux foyers centraux surmontés d'une hotte et alimentés par un imposant soufflet, une collection de pinces de foyer de toutes formes, des marteaux, enclumes, crassets, étrilles, étampes et

La forge d'Ittre est une forge à deux foyers centraux alimentés par un impressionnant soufflet.

Ittre : le captivant Musée du Folklore aménagé dans une ancienne brasserie.

tranchets, sans oublier une superbe panoplie de fers à cheval, dont certains ont été rapportés de l'étranger, pour usages les plus divers. Une statue rustique de saint Eloi, patron des forgerons, veille sur les lieux. La forge-musée est ouverte les dimanches, de 14 à 18 heures, de Pâques au 31 octobre. Visites guidées sur demande à adresser une semaine d'avance à M. Ballant, 11 rue Basse à 1460 Ittre; tél. : 067/64.63.00 ou 067/64.73.72. Entrée payante.

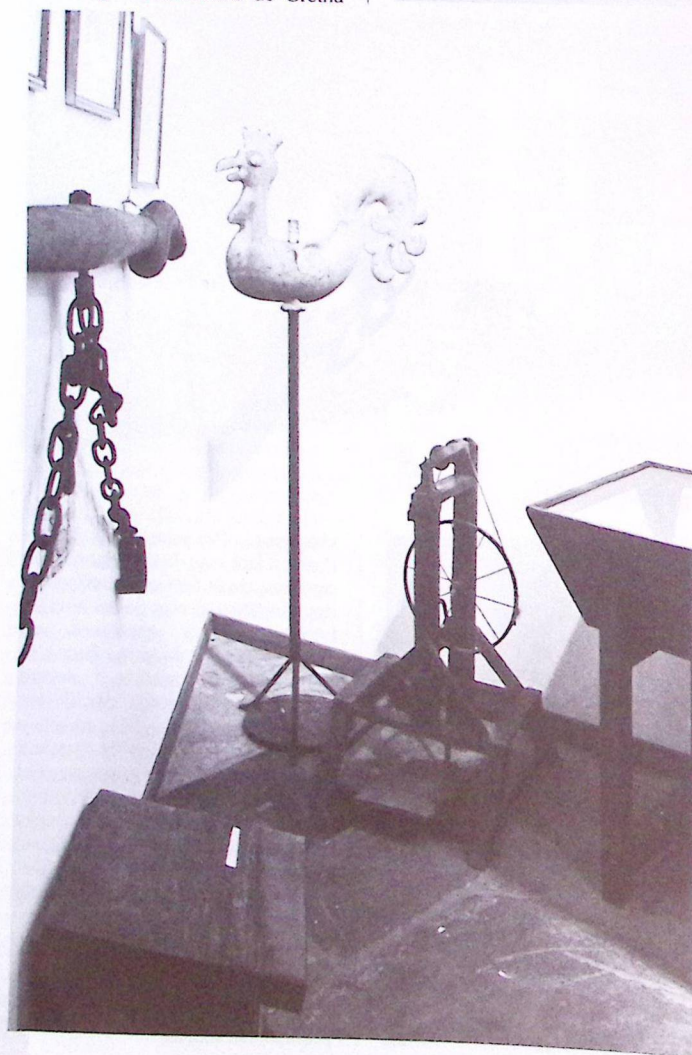
Signalons encore que, comme cela se pratique déjà depuis belle lurette à la forge matrimoniale de Gretna



Green en Ecosse, on célèbre, depuis 1963, à la Forge-Musée d'Ittre, le « Mariage du Bonheur » où les jeunes époux, au terme d'une pittoresque cérémonie, signent le Livre d'Or et reçoivent un exemplaire de la « Recette du Bonheur » ainsi qu'un authentique fer à cheval.

Pratiquement en face de la Forge-Musée, le Musée du Folklore (rue Basse 14), installé dans un des bâtiments restaurés de l'ancienne brasserie, dont le corps de logis, datant de 1575, est la plus ancienne maison de la localité. Ce musée renferme la maquette de la brasserie désaffectée, des outils et des instruments utilisés par les brasseurs de jadis : pompe à bière, écumoire, fourquets, dont un particulièrement remarquable datant du XVIII^e siècle, le coq qui coiffait le clocher de l'ancienne église, une collection de cartes postales relatives au passé du village, de nombreux ex-voto, des objets de piété, une sacristie en miniature et divers documents évoquant le passé et les traditions populaires de la localité. Le Musée du Folklore est ouvert, les dimanches de 14 à 18 heures, de Pâques à la Toussaint. En semaine, pour groupes seulement, moyennant demande préalable à adresser à M. Jean-Paul Cayphas, rue Basse 14 à 1460 Ittre, tél. : 067/64.68.32 (de préférence, après 19 heures). Entrée payante.

Ittre : le coq qui surmontait le clocher de l'ancienne église fait aujourd'hui partie des collections du Musée du Folklore.



Ittre : table d'orientation dont le plateau est formé de deux meules provenant de l'ancien moulin à papier de Samme.

Toujours dans le centre d'Ittre, devant l'ancienne maison communale, construite en 1867 et récemment restaurée, a été installée, il y a une vingtaine d'années, une table d'orientation, dont le plateau circulaire est formé de deux meules superposées provenant de l'ancien moulin à papier de Samme. Nous sommes ici au centre géographique de la Belgique.

Avant de quitter Ittre, nous recommandons chaudement à tous les amoureux de la nature de remonter, par la rue Joly, la rue de l'Ecole et la rue de Baudemont, le cours ravissant du Ry de Baudemont, affluent du Ry Ternel, jusqu'au château de Baudemont (6 km aller et retour). La route est étroite et sinueuse, mais parfaitement carrossable. Elle se faufile dans un site* enchanteur, dont les versants encaissés sont tapissés de prairies et de champs d'où émergent de-ci de-là l'une ou l'autre ferme parfaitement



intégrées dans le paysage, notamment la Ferme de la Tour, vaste quadrilatère de bâtiments anciens, mais réaménagés dans la première moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Cette ferme releva, jusqu'au XVIII^e siècle, du chapitre des chanoinesses de Nivelles. Quant au Château de Baudemont (propriété privée), but de notre escapade, on le découvre, à droite et en retrait de la route. Il s'agit d'une agréable gentilhommière, aux lignes très dépouillées, remontant à 1615, mais, en grande partie, reconstruite en 1885. Le château est flanqué d'une chapelle aménagée dans l'ancienne orangerie et qui peut, en principe, être visitée, ainsi que le parc, une fois par an, le jour de l'Ascension. Parmi les constructions annexes, un haras, qui serait le plus ancien du pays. Le parc, en pente, est d'un tracé harmonieux. Quelques jolies pièces d'eau et cascades l'agrémentent. Le domaine possède, en outre, une grande glacière souterraine, aménagée durant le XVIII^e siècle.

Ittre : le château de Baudemont implanté dans un site enchanteur.



Retour au centre d'Iltre. Nous suivons la rue Basse jusqu'au premier carrefour où nous tournons à droite en direction de Braine-le-Château. Si l'on désire jeter un coup d'œil sur le **Moulin del Val**, il suffit de franchir le carrefour et continuer, tout droit, par la rue de Virginal. 300 mètres plus loin, on aperçoit le moulin (propriété privée) à travers une clôture en treillis. Il remonte à 1650 environ et fut utilisé, sous l'Ancien Régime, comme moulin banal relevant des seigneurs de Fauquez. Il a cessé toute activité en 1963 et a été aménagé, par la suite, en résidence de campagne. L'élé-



gante roue à aubes fonctionne encore, actionnée par les eaux du Ry Temel, mais elle ne tourne plus que pour le plaisir du propriétaire. A mentionner encore, près du cimetière, la **Chapelle Saint-Hubert**, qui est l'un des trois repositoirs de la procession de Notre-Dame d'Iltre (15 août). Cette chapelle, à nef unique, date, sous son aspect actuel, de 1782. Elle possède un autel Louis XV et est ornée d'un tableau figurant la conversion de saint Hubert.

Retour au carrefour où nous reprenons notre itinéraire. La route gravit, à présent, le versant nord du Ry

Temel, laisse, à droite, la **Ferme de Rosémont** remontant à 1652. Il s'agit d'une des grosses exploitations de la région s'étendant sur quelque 92 hectares. Les étables ont été reconstruites en 1779. Quant au corps de logis d'un classicisme harmonieux, il est éclairé par quatre grandes fenêtres dont les encadrements sont en pierre bleue. Nous arrivons bientôt au sommet de la crête séparant les vallées du Ry Temel et du Hain. Le paysage, jusqu'à présent rural, fait place, maintenant, à une zone boisée qui couvre une partie des territoires d'Iltre, de Braine-le-Château et d'Oisquerq. Nous traversons le **bois du Chapitre***, très beau massif peuplé de diverses essences arborescentes. Nous descendons progressivement dans la vallée du Hain.

A l'entrée de Braine-le-Château, à gauche et très légèrement en retrait de la chaussée, masquée, en été, par d'épaisses frondaisons, la **Chapelle Notre-Dame-au-Bois**, oratoire rustique, en arkose et briques, coiffé d'un gracieux clocheton. Edifiée en 1740, elle est un lieu de pèlerinage à la Vierge, notamment pour la protection du bétail. Chaque année, le premier dimanche de juillet se déroule, après la messe célébrée en l'église de la paroisse de Braine-le-Château, la procession de Notre-Dame-au-Bois. A cette occasion, près de 80 cavaliers et des porteurs de bannières et de drapeaux escortent la statue de la Vierge, jusqu'à la chapelle.

Moins d'un kilomètre plus loin, nous atteignons le centre de Braine-le-Château, dont les principales curiosités sont concentrées sur ou aux abords de la Grand'Place.

(à suivre)

(8) Voir également « Brabant Tourisme » n° 3-4 et 5-6/1986, ainsi que les n° 1, 2, 4, 5 et 6/1987.

Braine-le-Château : la chapelle Notre-Dame-au-Bois, centre d'un pèlerinage séculaire.

EXPOSITIONS

Un événement exceptionnel à Bruxelles : L'exposition « Les Aztèques – Trésors du Mexique ancien » aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire

Les différents peuples mésoaméricains communément appelés

Aztèques » sont en fait relativement mal connus du grand public. On les confond généralement avec les Mayas de la péninsule du Yucatan ou même avec les Incas du Pérou.

C'est un miracle qu'il subsiste encore aujourd'hui des vestiges de cette civilisation que son raffinement et le très haut degré de sa production artistique hissent au niveau des cultures égyptienne ou mésopotamienne.

Conquise définitivement par les Conquistadors espagnols de Cortès en 1521, la civilisation aztèque fut détruite par ses envahisseurs avec une sauvagerie et un acharnement dont on trouve rarement exemple dans l'Histoire.

L'exposition organisée par l'Administration de l'Art du Ministère de la Communauté flamande en collaboration avec les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, avec l'appui de la Kredietbank est exceptionnelle à plus d'un titre. La quantité des pièces est remarquable. Quand on connaît la rareté des objets aztèques parvenus jusqu'à nous et leur dispersion dans de très nombreux musées, en rassembler plus de 300 est un exploit. L'ossature de l'exposition est constituée par 119 objets des musées mexicains provenant principalement des fouilles du « Templo Mayor » de Mexico, et complétée par des

collections américaines et européennes, dont une contribution importante de nos Musées Royaux.

D'autre part, la qualité des pièces exposées – statues et figurines, objets de culte et de la vie quotidienne, bijoux, masques – est étonnante, la beauté plastique de celles-ci témoignant d'un sens artistique très développé.

Les fouilles archéologiques du Mexique étant encore peu nombreuses, on se prend à rêver aux merveilles qui nous restent à découvrir.

Prenez tout votre temps pour admirer cette exposition hors du commun qui se tiendra jusqu'au 17 avril à un prix – il convient de le souligner par rapport à Euro-

palia – raisonnable.

Le splendide catalogue en deux volumes de 800 pages avec 442 illustrations en couleur reproduisant tous les objets exposés, comprenant des textes introductifs sur les principaux aspects de la civilisation aztèque, est vendu 900 F.

L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, le mercredi jusqu'à 21 heures. Le prix d'entrée est de 175 F pour les adultes, 125 F par personne pour les groupes, seniors, étudiants et militaires et de 75 F pour les écoles. Pour les visites guidées, s'informer au secrétariat des Musées (734.07.13-733.46.47).



Vase avec le masque de Tlaloc, terre cuite peinte, X^e siècle (Mexico, Museo Nacional de Antropología).

EXPOSITIONS

A la Fondation pour l'Architecture, une exposition originale : « Architecture à découper »

La Fondation pour l'Architecture abrite présentement dans ses salles situées 55, rue de l'Ermittage à Ixelles, l'exposition « Architecture à découper » réalisée par le Stichting Kunstprojecten de Rotterdam et présentée pour la première fois à Bordeaux au début de l'année 1987.

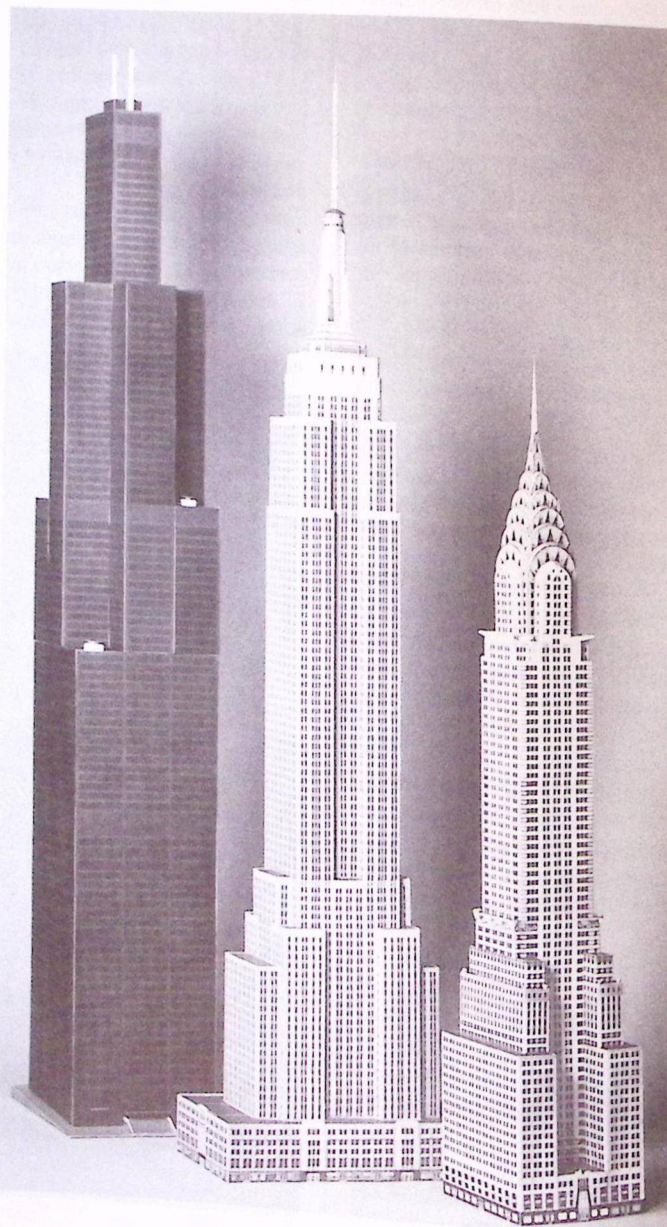
Cette exposition, destinée à un très large public, confirme l'orientation pédagogique du Stichting Kunstprojecten dont la première exposition d'architecture « L'architecture est un jeu... magique » (maquettes en LEGO) a déjà été présentée à Bruxelles l'été dernier.

Il s'agit, cette fois encore, de faire découvrir l'architecture à travers un jeu de construction : la maquette à découper.

L'exposition présente une quarantaine de maquettes construites qui, du « théâtre portatif à rainures » d'Epinal (ca 1870) au « teatro del mondo » de l'architecte contemporain Aldo Rossi, retracent l'histoire de la maquette à découper et... celle de l'architecture. On peut y voir, entre autres, l'abbaye de Westminster (Londres), le château de Chambord et celui de Neuschwanstein (Bavière), la cathédrale de Vienne, la Villa Rotonda de Palladio, la Tour de Pise, le Mont Saint-Michel et la Grand-Place de Bruxelles.

La Casa Batllo de l'architecte Gaudi évoque le début du siècle puis, pour les années 30, la

Maquettes du Chrysler Building (1928), de l'Empire State Building (1929) et de la Sears Tower (1970).



EXPOSITIONS

on Schröder (arch. Rietveld), la maison de Joséphine Baker (arch. Loos), le café « De la Paix » (arch. Oud) ou la Tribune de Lénine (arch. El Lissitzky).

Les maquettes construites, s'ajoutent à une cinquantaine de maquettes non construites, présentées sous forme de planches qui contiennent bien les différentes techniques d'impression, de découpage et de collage, utilisées pour la réalisation des maquettes.

L'exposition est accompagnée d'un très beau catalogue en français, abondamment illustré (50 pages, ill. couleur et N/B).

Signalons, en outre, à l'intention des personnes intéressées par ce genre de réalisations qu'à l'occasion de la présentation dans ses salles de l'exposition « Architecture à découper », la Fondation pour l'Architecture a décidé d'éditer la maquette d'une des plus belles villas réalisées, dans les années 30, par l'architecte bruxellois L.H. De Koninck, grande figure du modernisme en Belgique. Il s'agit de la maison du Docteur Ley (1934).

Cette villa, dont les plans sont conservés au Musée des Archives d'Architecture Moderne, existe encore avenue du Prince d'Orange à Uccle mais elle se trouve dans un état de dégradation tel qu'il est devenu difficile d'en apprécier les qualités plastiques et constructives. La villa a pourtant un caractère exceptionnel dans l'œuvre de De Koninck : non seulement, elle est sans doute le plus « corbuséen » de ses projets mais, surtout, elle est l'une des uniques constructions privées d'envergure que

l'architecte ait eu à traiter pendant toute sa carrière !

L'édition de cette maquette à découper veut aussi attirer l'attention sur la valeur de cette construction qui mériterait d'urgence entretien, protection et classement au titre de monument historique.

Renseignements pratiques

L'exposition « Architecture à découper » est ouverte au public jusqu'au 28 février 1988, aux jours et heures ci-après : du mardi au vendredi, de 12h30 à 19h; les samedis et dimanches, de 11 à 19 heures. Fermé les lundis. Des visites guidées sont organisées sur rendez-vous.

A la Galerie du Crédit Communal, Passage 44 à Bruxelles
Marbres Helléniques, de la carrière au chef-d'œuvre

Cette exposition d'un très haut niveau artistique et didactique révèle la face des temples et sculptures grecs que l'on n'aborde généralement que d'un point de vue esthétique. La longue route du bloc de marbre de la carrière vers le chantier du temple ou l'atelier du sculpteur est illustrée par de nombreuses maquettes, photos et sculptures en marbre.

On peut donc voir comment la pierre était extraite, transportée et travaillée ainsi que saisir les conditions économiques et sociales qui ont rendu possible l'essor de cette activité architecturale et sculpturale. Des musées prestigieux ont prêté des pièces, ainsi le Louvre, deux musées romains (Musea Capitolini et Museo Nazionale Romano), trois musées grecs (Musée National,

Agora et Corynthe), deux musées anglais (Fitzwilliam à Cambridge et Ashmolean à Oxford), trois musées néerlandais (Rijksmuseum Meermanno-Westreenianum, Allard Piersonmuseum et Rijksmuseum van Oudheden) et ensuite le Badisches Landesmuseum à Karlsruhe et les Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

Cette série impressionnante des prêts fait de cette exposition historique et didactique un événement artistique à ne pas manquer, et elle illustre l'histoire fascinante du temple et de la sculpture grecs, qui sont devenus des symboles de la civilisation européenne.

L'exposition est ouverte jusqu'au 13 mars 1988 en la Galerie du Crédit Communal du Passage 44, boulevard du Jardin Botanique 44 à Bruxelles et est accessible gratuitement tous les jours de 11 h à 18 h 30 (sauf les jours fériés).

Des visites guidées sont organisées sur demande et contre paiement de 500 FB. Les personnes intéressées sont priées de s'adresser au Département Culturel du Crédit Communal, boulevard Pachéco 44 à Bruxelles, tél. 02/214 47 07.

Le catalogue (format 21 x 29,7 cm), qui comprend 190 pages, dont 15 en couleurs, et 180 illustrations en noir et blanc, est mis en vente au prix de 600 FB. Il peut être obtenu en virant cette somme au compte n° 057-6370330-16 du Crédit Communal, Département Culturel, boulevard Pachéco 44 à 1000 Bruxelles. Pendant la durée de l'exposition, il est proposé au prix réduit de 450 FB à l'entrée de l'exposition et dans les agences du Crédit Communal.

Vient de paraître



Le Guide IPPA des Musées

Le 5^e volume de la collection de la banque d'épargne IPPA est incontestablement une réussite. Le sujet déjà était une gageure mais Julien Van Remoortere a surmonté avec méthode la recherche de classement et la description des quelque 700 musées que compte la petite Belgique. Comment a-t-il procédé? Après une minutieuse compilation des sources et une enquête systématique auprès des communes, 691 musées furent répertoriés dont la liste figure dans la première partie du guide. Parmi ceux-ci, 52 furent finalement sélectionnés et font l'objet d'une description détaillée illustrée de photos soignées dans la deuxième partie du livre. Ce choix semblant finalement trop sévère à l'auteur, il en « repêcha » 55 autres qui sont également décrits plus largement. Tous sont groupés par province et par commune et rangés en 33 catégories, allant de la peinture à la médecine, en passant par l'ethnographie, le folklore ou la navigation. Chaque notice est très pratique, excluant tout prix soumis à trop de fluctuations.

L'ouvrage est complété d'une introduction aux différents styles de nos régions ainsi que d'un lexique des techniques artistiques mentionnées.

En résumé, un livre très utile qui sera apprécié de tous.

Domage qu'il soit réservé uniquement dans les agences IPPA aux possesseurs d'un carnet d'épargne de cette institution.

Le Grand Guide d'Henry Lemaire

Si le Michelin suscite des grincements de dents, que dira-t-on d'Henry Lemaire!

La comparaison, s'il en est une, s'arrête-là. Si tout le monde s'accorde pour reconnaître au guide Michelin une « ladrerie » certaine à accorder des étoiles, du moins les sautes d'humeur de « Bibendum » sont-elles assez rares. Henry Lemaire, lui, est le roi de l'ascenseur : on descend et on monte à une vitesse grand V. Tant mieux pour les méritants qui se voient hissés très rapidement au pinacle, mais la roche Tarpéenne est proche du Capitole!

Parmi les « nouveaux » promus, remarquons le bon classement de départ du « Freddy Collette » à Nivelles et du « Château de Limelette » ainsi que le grand bond en avant du « Michel Close » à Glabais, la plus forte progression à Bruxelles étant réalisée par « Les Trois Couleurs » à Woluwe-Saint-Pierre. Quant aux perdants, à vous de les découvrir. En vente en librairie à 590 F.

Collection « Musées vivants de Wallonie et de Bruxelles »

Sous la forme de monographies de 16 pages illustrées en noir et blanc, le CACEF (Centre d'Action Culturelle de la Communauté d'Expression Française) et l'éditeur Pierre Mardaga ont entrepris de mettre à la disposition du public un « Musée imaginaire » basé sur un ou plusieurs objets significatifs du patrimoine des musées wallons et bruxellois.

Henry Lemaire

LE GRAND GUIDE 88

Toutes les Meilleures
Tables de Belgique

Les objets soigneusement sélectionnés éclairent un personnage, un art, une technique, une époque de notre histoire, un type de société.

Aux douze fascicules déjà parus viennent de s'ajouter huit nouveaux titres : Les Frères Redouté (13), L'Art Social au Musée des Beaux-Arts de Tournai (14), Le Sculpteur Laurent Delvaux (1696-1778) (15), Bois-du-Luc, un site charbonnier du XIX^e siècle (16), Le Musée de l'Imprimerie de la Bibliothèque Royale Albert I^{er} à Bruxelles (17), Médailleurs contemporains à travers les collections du Cabinet des Médailles (18), Le Carnaval traditionnel en Wallonie (19) et Félicien Rops (20).

Les fascicules sont disponibles au prix de 120 F, par exemplaire, au CACEF; tél. 081/71.27.00.

Vient de paraître



100 Musées insolites de Belgique

L'Institut Belge d'Information et de Documentation (INBEL) a rassemblé dans un fascicule « sans prétention » un éventail des musées « insolites » de notre pays. Il s'agit, en fait, parmi les musées à thème recensés, à l'exclusion des musées d'art et d'histoire et des musées communaux, d'une sélection subjective réalisée au départ de nomenclatures officielles. Ce type de publication a ses qualités et ses défauts, mais l'objectif visé est desservi par un manque évident de moyens, de renseignements sommaires et d'une présentation misérabiliste. Nos musées méritent mieux que cela!

L'« ouvrage » est disponible auprès d'INBEL, avenue des Arts, 3 à 1040 Bruxelles au prix de 90 F.

A propos de la Route du Roman Païs

A l'occasion de l'inauguration, dans le courant de l'automne '86, de la nouvelle Route du Roman Païs, notre Fédération a édité un guide touristique décrivant, par le menu, les monuments, sites et autres curiosités jalonnant cet attrayant circuit long de 149 kilomètres. Cet intéressant guide, fort de 208 pages et enrichi de 130 illustrations et de deux cartes, est toujours en vente au siège de notre Fédération, au prix très étudié de 150 F.

Simultanément à la parution de cet ouvrage, nous avons entamé sa publication intégrale, mais scindée en 11 parties, dans notre

revue. Au sujet du chapitre 6 paru dans « Brabant Tourisme » n° 5/1987 (pages 12 à 19), l'auteur de cette étude, Yves Boyen, tient à apporter un complément d'informations tout en rectifiant une erreur qui s'est glissée dans son texte, et qui concernent, d'une part, le Musée de Cires (page 14) et, d'autre part, la Ferme de Mont-Saint-Jean (page 15).

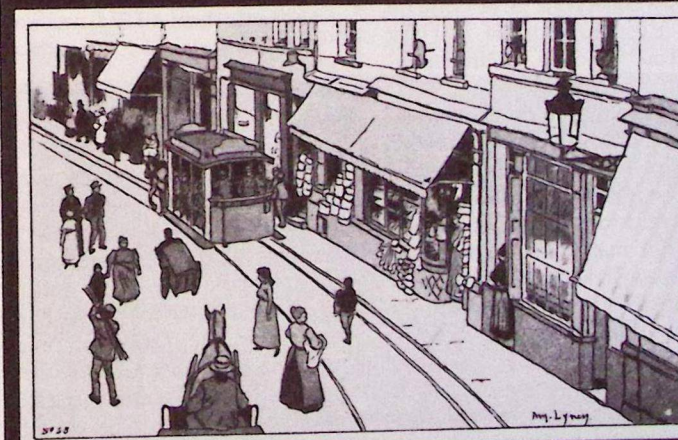
Le Musée de Cires, tout d'abord, qui abrite toutes les grandes figures de la bataille de Waterloo représentées en grandeur nature (Napoléon, le duc de Wellington, le Feldmaréchal Blücher, le prince d'Orange, Cambronne,

Bertrand, Ney, Drouot, Soult, etc.) revêtues d'uniformes d'époque et réalisées par les artistes du Musée Grévin de Paris d'après des documents historiques.

Pour permettre la rénovation des installations, le musée fut fermé dans les années 85. Aujourd'hui, revêtu de sa nouvelle parure, le musée présente à nouveau les célèbres personnages en cire campés dans une série de scènes fidèlement reconstituées. Sont, en outre, exposés des objets provenant de fouilles, des gravures d'époque, ainsi que diverses pièces de collection, qui confèrent à l'ensemble un intérêt à la fois historique et touristique.

Ce magnifique livre-album reproduisant les 200 merveilleuses cartes dessinées, en chromolithographie, au début de ce siècle, par Amédée Lynen, et enrichi d'un avant-propos et de textes originaux de Georges Renoy, est vendu, au siège de notre Fédération, au prix très étudié de 500 F. Ce prix est ramené à 450 F pour nos membres en règle de cotisation. C.C.P. 000-0385776-07.

De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen



Texte de Georges Renoy

Edition



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le prix d'entrée est fixé à 50 F par personne. Des réductions sont prévues pour les groupes. Adresse : Musée de Cires, route du Lion, 315 à 1410 Waterloo. Tél. 02/384.67.40.

Quant à la Ferme de Mont-Saint-Jean, signalée par erreur, comme un ancien domaine des Templiers, elle était, en réalité, la propriété de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem comme le confirment deux chartes datées de 1219 et 1230. Les Hospitaliers de Saint-Jean la gardèrent jusqu'en 1530, date à laquelle elle passa dans les biens de l'Ordre de Malte qui la conserva jusqu'au lendemain de la Révolution française.

**

Inauguration des locaux rénovés de la Halle Bordiau au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

Un mois après la salle « Armes et Armures » accueillant les prestigieuses collections de la Porte de Hal, c'est au tour de la Halle Bordiau rénovée d'être inaugurée.

Créateur du Parc du Cinquante-naire, Gédéon Bordiau, élève de l'architecte Poelaert, utilisa pour la construction des bâtiments sur ce site, la fonte, le fer et le verre tout en maintenant la tradition gréco-romaine, chère au roi Léopold II. La Halle Bordiau est un des seuls vestiges de son projet initial, un incendie ayant détruit, en 1946, la partie occupée actuellement par les Musées royaux d'Art et d'Histoire.

En 1880, les deux halles furent achevées et utilisées pour des expositions agricoles et indus-



patrimoine roman
en brabant wallon
romans
patrimonium
in waals-
brabant

Cet ouvrage superbement illustré en couleurs constitue le vade-mecum indispensable pour une meilleure approche de l'art et de l'architecture romanes tels qu'ils se sont développés dans le Brabant wallon.

Cette intéressante plaquette est vendue, au prix de 170 F, au siège de notre Fédération. Ce prix est ramené à 150 F pour nos membres en règle de cotisation. C.C.P. 000-0385776-07.

trielles. Cinquante ans plus tard, la Halle Bordiau, qui était devenue un Musée des Moulages, est cédée en partie au Musée royal de l'Armée, l'autre partie devenant un Musée scolaire. Cette initiative permit au Musée royal de l'Armée d'exposer les collections dédiées au roi Albert I^{er} et aux soldats qui sauvèrent l'intégrité et l'indépendance de la Belgique durant la première guerre mondiale.

Les collections ne cessant de s'accroître, l'entièreté de la Halle Bordiau est mise à la disposition du Musée à la fin du deuxième

conflit mondial. C'est ainsi qu'en 1955, le roi Baudouin inaugura la partie consacrée au roi Léopold III et aux troupes belges et étrangères qui combattirent sur notre sol national.

Au cours des ans, le bâtiment s'étant gravement détérioré, il a fallu beaucoup de savoir-faire à la régie des Bâtiments du Ministère des Travaux publics pour lui rendre tout son éclat en moins de trois ans.

Ces travaux ont permis d'aménager l'édifice de la manière suivante :

– Au second sous-sol, un cou-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

loir raccorde le musée à la grande réserve située au-dessous du boulevard Kennedy.

- Au premier sous-sol, près de 3.000 m² sont réservés à la bibliothèque qui peut contenir jusqu'à 400.000 volumes, aux archives, au cabinet des estampes, à la photothèque, au cabinet des cartes et plans, aux affiches, à une nouvelle salle de lecture et à des bureaux pour le personnel.
- Au rez-de-chaussée de la halle, 2.700 m² seront consacrés aux collections belges et allemandes, ainsi qu'au matériel de ces deux armées. Une aire sera réservée aux expositions temporaires qui faisaient cruellement défaut par manque d'espace. D'une grande originalité, le revêtement du sol, pavé comme une ornière et dallé comme une église, se marie harmonieusement avec l'intérieur du bâtiment et l'esprit d'un musée consacré à la guerre et aux souffrances des hommes.

- La première mezzanine, d'une superficie de 1.250 m², accueillera les riches collections d'uniformes et d'équipements des armées alliées de la première guerre mondiale, ainsi que l'ensemble unique des uniformes et des souvenirs du Tsar et de ses troupes avant 1917.

- Les 1.880 m² de la deuxième mezzanine seront destinés aux collections inaugurées par le roi Baudouin en 1955 et aux souvenirs de la Résistance.

Nous tenons à féliciter tous ceux qui ont œuvré à la rénovation de la Halle Bordiau et à la mise en valeur de cet extraordinaire volume qu'offre ce bâtiment à un

musée. Nous les félicitons aussi pour avoir su redonner aux éléments constructifs de décor leur apparence d'origine, tout en leur assurant des qualités fonctionnelles, nouvelles de manière à faire de cet édifice un instrument muséologique extrêmement moderne.

**

Excursions pour groupes à Bruxelles et en Brabant wallon 1988/89

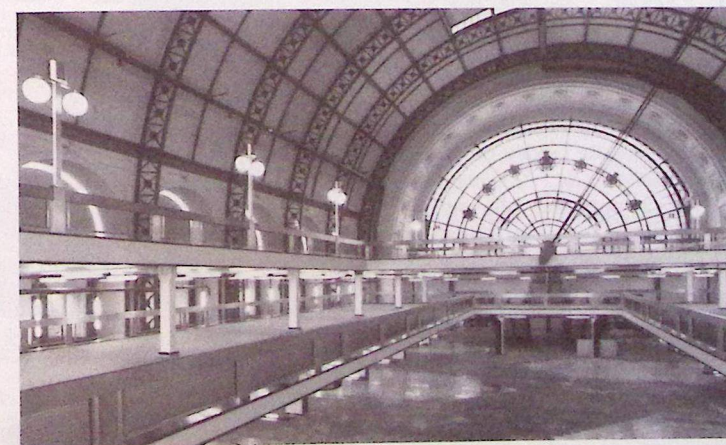
Depuis plusieurs années déjà, notre Fédération touristique édite, à l'intention plus particulièrement des autocaristes, associations socio-culturelles et des groupes de retraités, une brochure comportant un choix très éclectique d'excursions et de visites guidées tant à Bruxelles qu'au cœur de notre merveilleux Brabant wallon.

La version 1988-89 de cette édition vient de sortir de presse. D'une présentation très attrayante et d'une lisibilité parfaite, elle propose, cette année, pour les touristes souhaitant faire plus ample connaissance avec

notre capitale et son plantureux patrimoine historique, monumental et artistique, une série de suggestions de promenades guidées et commentées allant du tour panoramique en car à des visites plus thématiques tel l'Art Nouveau, dont Bruxelles fut l'un des berceaux sinon le berceau, ou encore le Quartier Royal qui retrace, au travers de ses monuments, l'une des pages les plus palpitantes de notre histoire nationale.

Outre Bruxelles, la brochure offre un choix de neuf excursions d'une journée ou d'une demi-journée au cœur même de notre Brabant wallon, chargé de plus de 2.000 ans d'histoire où l'art roman s'y exprime dans toute sa plénitude et où les fermes opulentes – sans conteste les plus belles de Belgique – témoignent encore avec éloquence du rôle capital joué dans cette région par nos moines défricheurs.

Si Nivelles, capitale du Roman Pais de Brabant, figure avec sa merveilleuse collégiale Sainte-Geztrude, à la place d'honneur dans cette série de suggestions,



Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire : la Halle Bordiau entièrement rénovée.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

rien ne vous empêche d'opter pour un autre volet du programme général, par exemple, partir à la découverte des environs de Nivelles (Ittre, Braine-le-Château, Tubize, Bois-Seigneur-Isaac), ou encore parcourir avec des guides expérimentés le champ de bataille de Waterloo où tout — monuments, fermes historiques, musées — évoque la page sans doute la plus dramatique de l'épopée napoléonienne, à moins que vous ne soyez séduits par l'excursion qui vous conduira au pied des ruines prestigieuses de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville.

Si vous êtes encore indécis, il vous reste Rebecq, ses moulins, son musée du porphyre, son hospice, qui abrite un authentique trésor, et, pendant la belle saison, son petit Train du Bonheur, tiré par une locomotive à vapeur datant de la Belle Epoque, qui vous conduira de Rebecq à Rognon en suivant le cours capricieux et ravissant de la Senne.

Il y a aussi la visite commentée du château princier de Rixensart complétée par le tour du site enchanteur formé par le lac de Genval et ses abords. Il y a encore pour les passionnés d'architecture sans doute moderne mais conçue aux dimensions humaines, la visite guidée de la cité universitaire de Louvain-la-Neuve, la première ville édifée en Belgique depuis la fondation de Charleroi, ou encore pour les amateurs d'attractions à caractère récréatif, le fameux parc de loisirs WALIBI à Wavre.

Enfin, the last but not the least, une randonnée merveilleuse au cœur de la Hesbaye brabançonne avec son chapelet d'égli-

ses romanes, de fermes caractéristiques, de musées régionaux et locaux, du plus haut intérêt sur le plan didactique, et ses mystérieux souterrains de Folx-les-Caves dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Bref, vous n'avez que l'embaras du choix, d'autant plus que toutes les suggestions contenues dans cette brochure peuvent être fragmentées ou combinées suivant la formule très en vogue à l'heure actuelle des excursions « à la carte ».

En outre, les groupes pourront, s'ils le désirent, déjeuner dans l'un des restaurants de la région visitée. A cet effet, la brochure contient quelques suggestions de menus typiques avec dégustation de spécialités locales, les prix très étudiés allant de 90 F (collation) à 675 F (menu gastronomique).

Cette formule d'excursions pour groupes « à la carte » voit aug-

menter, chaque année, le nombre de ses utilisateurs (agences de voyages, autocaristes, responsables d'associations socio-culturelles, directeurs d'établissements scolaires, etc.) séduits par les nombreux avantages qu'elle présente et par la qualité et la variété des visites et circuits proposés.

Animateurs et responsables de groupes, si vous avez l'intention d'organiser pour vos membres une excursion vraiment originale et qui sort résolument des sentiers battus, consultez la brochure « Excursions pour groupes à Bruxelles et en Brabant wallon 1988-1989 » que vous pouvez vous procurer gratuitement au siège de la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française, 61, rue du Marché aux Herbes, 1000 Bruxelles; tél. 02/513.07.50.

Il y a là de quoi meubler agréablement plusieurs week-ends.



es manifestations culturelles et populaires

MARS 1988

BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : **BATIBOUW**, Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 3 mars). — Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) dans la Grande Salle : « Woyzeck » de Georg Büchner (jusqu'au 12 mars). Dans la Petite Salle : « Feu la Mère de Madame », « On purge bébé », et « Mais n'te promène pas toute nue », trois pièces de Georges Feydeau (jusqu'au 26 mars). — Au Musée Bellevue, 7, place des Palais : Exposition « Le mécénat existe encore : cinq années de dons à nos musées » (jusqu'au 20 mars). — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : Exposition « Les Aztèques, Trésors du Mexique ancien ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 17 avril. — Au Théâtre du Résidence Palace, 155, rue de la Loi, à 20 h 30 : « Vendredi ou les Limbes du Pacifique ». Tous les jours, sauf dimanche et lundi, jusqu'au 2 avril.

1 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone, Petite rue des Bouchers (Impasse Schuddevelde) : « Hamlet » d'après William Shakespeare. Tous les soirs à 20 h 30 (sauf dimanches et lundis) jusqu'au 26 mars. Matinée les samedis à 16 heures.

4 BRUXELLES : Au Musée d'Art Moderne, 1-2, place Royale : Exposition « Pierre Cordier », chimigrammes 1956-1988. Tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 17 avril.

5 LANDEN : Cortège carnavalesque.

NIVELLES : Dans la Salle Omnisports : Grand Tournoi International de Badminton, à partir de 9 heures (également le 6 mars).

6 BRAINE-LE-CHATEAU : Cortège carnavalesque avec la participation des géants locaux.

SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU) : Cortège carnavalesque.

12 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.

BRUXELLES : Dans les Palais 3 du Centenaire (Heysel) : « PHILATELIE », exposition de timbres et de monnaies. Egalement le 13 mars.

NIVELLES : Dans la Salle Omnisports : Grand Tournoi International d'Escrime, à partir de 9 heures. Egalement le 13 mars.

OPHAIN : Cortège carnavalesque.

ZAVENTEM : Cortège carnavalesque.

13 HALLE : Cortège carnavalesque.

KAPPEL-OP-DEN-BOS : Cortège carnavalesque.

NEERHEYLISSSEM : Cortège carnavalesque.

WAVRE : Fête du Carnaval et Cortège carnavalesque (à partir de 10 heures).

17 BRUXELLES : Au Théâtre National (Grande Salle) : « La Princesse Maleine » de Maurice Maeterlinck (jusqu'au 16 avril).

19 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon des Vacances, du Tourisme, des Loisirs et des Sports (jusqu'au 27 mars).

WAVRE : Au Château de l'Ermitage : Exposition « Collections Insolites » (jusqu'au 27 mars).

WOLVERTEM : Cortège carnavalesque.

20 DIEST : Cortège carnavalesque.

GOOLK : Cortège carnavalesque.

27 VIEUX-GENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou, 66, chaussée de Bruxelles : Exposition « Les Monuments napoléoniens ». Ouvert du mardi au vendredi, de 14 à 18 heures; les samedis, dimanches et jours fériés de 10 h 30 à 18 heures; fermé les lundis (jusqu'au 29 mai).

29 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone : « La Passion » de Michel de Ghelderode dans une adaptation de José Géral (jusqu'au 9 avril).

AVRIL 1988

2 NIVELLES : Dans la Salle Omnisports : Grand Tournoi International de basket-ball (également les 3 et 4 avril).

4 HAKENDOVER : Procession du Divin Rédempteur (dans la matinée après la grand-messe) suivie d'une chevauchée très spectaculaire à travers champs.

LEMBECK : Marche militaire de Saint Véron avec la participation de quelque cent trente fantassins et de plus de cent cavaliers revêtus d'uniformes d'anciens régiments. Départ à 8 heures; retour vers 17 heures.

12 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone : « La Deuxième Nuit » de Gérard Lepinois, par la Compagnie Dominique Houdart-Jeanne Heuclin (jusqu'au 16 avril).

16 BRUXELLES : Dans le Palais 3 du Centenaire (Heysel) : Le Mondial du Vin (jusqu'au 19 avril). Dans le Palais 4 du Centenaire : EURANTICA, Salon International de l'Antiquité et de la Curiosité (jusqu'au 24 avril).

21 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone : « Le Bossu » d'après Paul Féval et la tradition populaire (jusqu'au 28 mai).

22 WAVRE : Au Château de l'Ermitage : Exposition « Les Invertébrés » (jusqu'au 29 avril).

23 NIVELLES : Dans la Salle Omnisports : Foire commerciale et Industrielle du Brabant wallon (jusqu'au 1^{er} mai).

24 GREZ-DOICEAU : Procession historique et équestre de Saint Georges. Messe solennelle à 9 h 30, suivie, à 10 h 30, de la procession proprement dite avec la participation d'une centaine de cavaliers, de plusieurs groupes historiques et de la Fanfare Royale de Grez-Doiceau. Cette manifestation se termine par une chevauchée et la bénédiction des participants.

30 OPHEYLISSEM : Au Domaine provincial : Jumping de l'Abbaye (également le 1^{er} mai).



Grez-Doiceau : la procession historique et équestre de la Saint-Georges.

MAI 1988

1 HAMME-MILLE : A la Chapelle Saint-Corneille (hameau de Mille) : messe solennelle à 10 heures suivie de la Procession Saint-Corneille à laquelle participent plusieurs groupes et chars évoquant le passé de la localité, diverses fanfares et de nombreux cavaliers. Au retour de la procession a lieu la bénédiction des cavaliers et des chevaux.

8 BRAINE-LE-CHATEAU : Procession à la Chapelle Sainte-Croix.